Zeitschrift: L'educatore della Svizzera italiana : giornale pubblicato per cura della Società degli amici dell'educazione del popolo

Band: 113/114 (1971)

Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Anno 113 Lugano, Giugno 1971 Numero 2

L'EDUCATORE
DELLA SVIZZERA ITALIANA

Organo della Società «Amici dell'Educazione del Popolo»
Fondata da STEFANO FRANSCINI, il 12 settembre 1837

REDATTORE: Virgilio Chiesa, Breganzona

SOMMARIO

La funzione dell'insegnante in una società democratica (Robert Dottrens)

Insediato il Gran Consiglio dall'anziana deputata on. Elsa Poretti

Lettera aperta al Consiglio federale dall'Associazione degli scrittori della Svizzera italiana

Civitas Nova fondata a Lugano e proseguita a Roma (Arnoldo Bettelini)

La «Biblioteca per tutti» ha festeggiato 50 anni (Giorgio Pagani)

Grumo e Malcantone (Oscar Camponovo)

Il Museo storico degli esuli

Libri recenti: In una nuova edizione «La vegetazione del Monte di Caslano di Mario Jäggli (M. B.) — **«Il problema dell'educazione sessuale»** (Guido e Felicita Cotti) — **Il meraviglioso Fulax di Franco Cannarozzo** (Rocco Degiorgi) — **Il fondo nel sacco di Plinio Martini** (Alma Pedroli-Vacchini)

Notizie desunte dall'epistolario inedito di Angelo Somazzi alla moglie

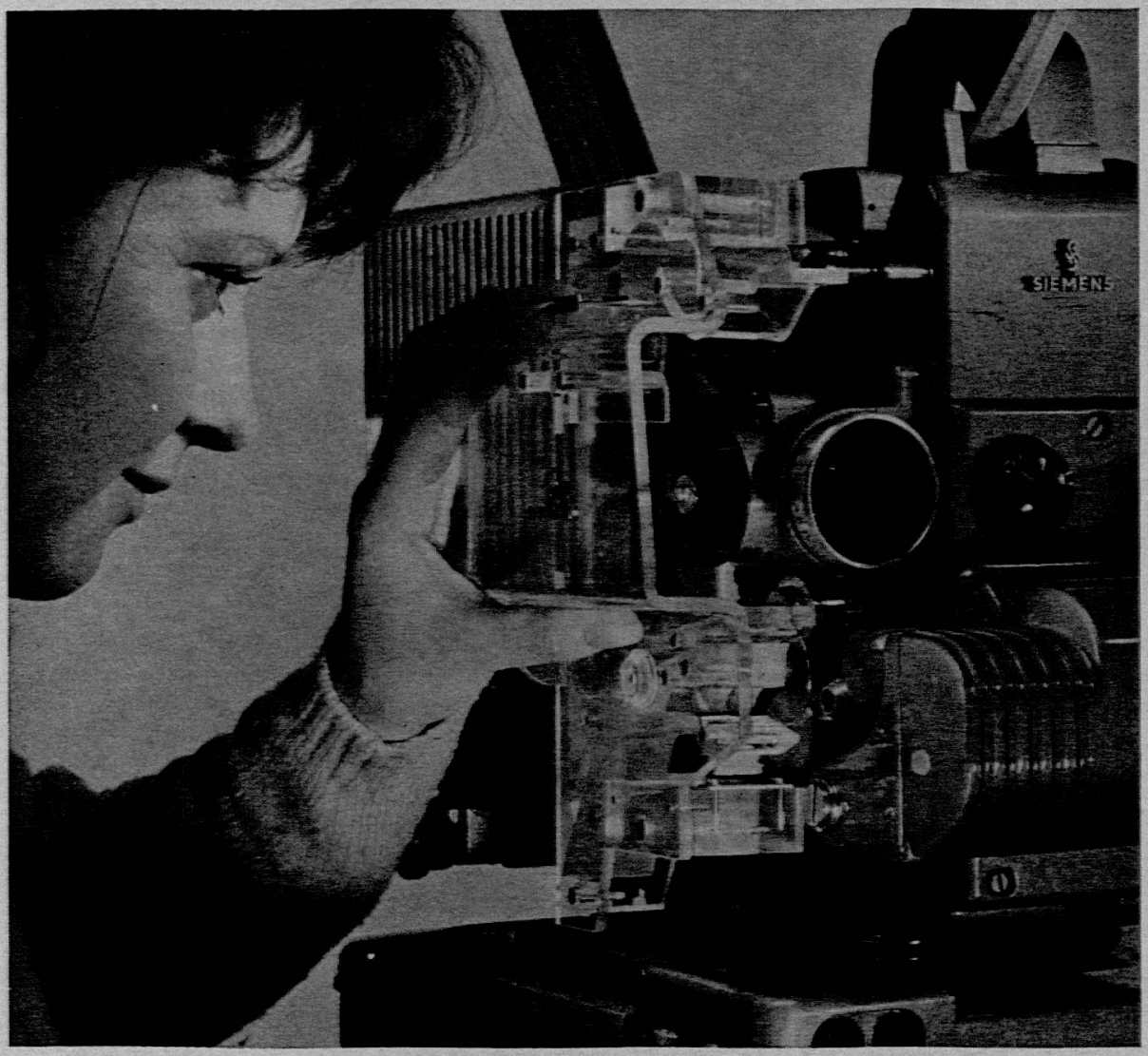
In memoriam:
Dir. Maestro Romeo Coppi (Giuseppe Prada) - **Prof. Aldo Isella uno tra i pionieri della Radioscuola** (Sergio Caratti) - **Maestro Michele Rusconi** (Virgilio Chiesa)

Simposio di studi letterari per i 100 anni di Francesco Chiesa

ARTI GRAFICHE GIA' VELADINI & C. - LUGANO

SIEMENS

Dispositivo Siemens d'inserimento automatico del film...



...senza automazione!

Fissare – far girare il proiettore – inserire il film – togliere – proiettare. Più semplice di così! Adatto anche per vecchi proiettori Siemens. Richiedete la documentazione illustrativa.

S.A. Prodotti elettrotecnici Siemens
Reparto Film a passo ridotto, 8021 Zurigo, Löwenstr. 35, Tel. 051/25 36 00

Tagliando

Gradirei la documentazione illustrativa: «Inserimento automatico del film senza automazione»

Nome e cognome: _____

Via: _____

Località: _____

Anno 113 Lugano, Giugno 1971 Numero 2

L'EDUCATORE
DELLA SVIZZERA ITALIANA

Organo della Società « Amici dell'Educazione del Popolo »
Fondata da STEFANO FRANSCINI, il 12 settembre 1837

REDATTORE: Virgilio Chiesa, Breganzona

La funzione dell'insegnamento in una società democratica

(Conferenza del prof. Robert Dottrens tenuta a Bellinzona il 30 gennaio scorso)

La question qui fait l'objet de notre entretien revêt une importante considérable à notre époque car nous sommes en pleine crise de l'éducation.

Pour la surmonter, il convient d'examiner les principaux facteurs qui interviennent dans le processus éducatif puisque leur action et leur influence conditionnent l'activité des enseignants et le résultat de celle-ci.

Le premier, bien évidemment, est celui du but que la société démocratique assigne au système scolaire qu'elle a institué.

La société démocratique!

Elle est pour nous une collectivité d'êtres humains issus de l'évolution de l'histoire, organisée sur le plan politique et juridique pour assurer à chacun de ses membres le droit au libre développement de sa personalité dans le cadre des lois et des obligations acceptées par la majorité.

C'est là un idéal vers lequel nous devons tendre car nous avons encore un long chemin à parcourir pour nous en rapprocher.

Pour ce faire, la société démocratique a institué un système d'éducation et d'enseignement en vue d'assurer une meilleure préparation intellectuelle, morale et sociale, une meilleure prise de conscience des jeunes qui seront les citoyens de demain.

Elle confie la responsabilité de cette tâche délicate à un corps de fonctionnaires que l'on appelle les enseignants.

Je vous fais remarquer tout de suite, ce que ce terme a d'incomplet et de limitatif: il traduit une conception de leur activité qui est inacceptable aujourd'hui parce qu'elle semble exclure la partie essentielle de celle-ci; l'éducation proprement dite.

C'est la raison fondamentale pour laquelle, au cours des années ecoulées, s'est

développée et se poursuit ce qu'on est convenu d'appeler: la crise de l'éducation car, par la faute ou la passivité des autorités politiques et législatives, de l'opinion publique, des enseignants eux-mêmes, le métier d'éducateur — si vous me permettez cette espression! — est le seul qui jusqu'ici a échappé à la loi de l'évolution et du progrès, le seul qui ne réponde pas aux besoins de ce temps, le seul qui n'ait pas tiré parti - ou si peu! - des découvertes de la science et de leurs applications à la technique.

Que seraient la médecine et la santé publique si le corps médical s'était complu dans le conservatisme du corps enseignant?

Je n'ai pas le temps de justifier dans le détail ces affirmations brutales qui se sont affermies en moi au cours d'une carrière de plus d'un demi-siècle.

Je me bornerai à préciser que la fonction de l'enseignant est conditionnée par les objectifs qui devraient être ceux de l'éducation publique d'aujourd'hui:

Nous pas préparer à la vie, comme on le dit communément, mais préparer à la vie de demain, ce qui est tout autre chose.

Compte tenu d'améliorations de détail, l'école, de l'école primaire à l'université, continue à considérer que son rôle essentiel est de faire acquérir des connaissances par la mise en oeuvre d'un moyen qui n'a guère changé depuis plus d'un siècle: la leçon magistrale.

Le maître parle, les élèves écoutent; à eux d'enregistrer, de comprendre, de mémoriser afin de pouvoir réciter.

Da sinistra: ma. Mariella Soldini, avv. Giancarlo Olgiati, rispettivi segretaria e presidente della Demopedeutica, prof. Robert Dottrens conferenziere, dir. dott. Guido Marazzi moderatore, on. cons. naz. dott. Brenno Galli, on. procuratore pubblico, avv. Paolo Bernasconi, on. avv. Antonio Snider, prof. Ugo Fasolis, prof. Romano Broggini.

Le maître dirige, commande et l'élève obéit car, dans les écoles comme dans les familles, la majorité des éducateurs croient bien faire en agissant de la sorte; ils sont honnêtement persuadés qu'à force d'obéir, les jeunes auront appris à se conduire.

La situation actuelle démontre à tous l'erreur et la gravité de cette illusion.

Il faut être aveugle et sourd pour défendre encore une telle conception car, la suite des deux guerres mondiales, nous avons passé du stade des sociétés fermées ed d'une civilisation stable dans lesquelles se transmettaient, sans heurts, les connaissances, les habitudes, les coutumes, à celui de l'éclatement de ces cercles fermés: villages, quartier des villes et même nations et à un type nouveau de civilisation qui a créé un monde dont les caractéristiques sont l'instabilité et la mobilité.

Outrefois — 50 ans! — l'école était la seule dispensatrice du savoir; c'était le temps qui j'ai connu comme peune instituteur, où le prestige de l'enseignant était attaché à sa fonction; il était celui qui savait tout.

Ce n'est plus le cas de nos jours.

L'evolution et la multitude des moyens d'information: presse, radio, T.V., publicité et propagande, comme la fréquence et la diversité des moyens de communication ont permis aux enfants, petits et grands, d'apprendre et de savoir une foule de choses qui, autrefois, «n'étaient pas de leur âge»; aujourd'hui, ils sont à même de comparer, de juger, de critiquer, de prendre position. Le refus des adultes de reconnaître cette situation, de la comprendre et de trouver les moyens d'en tirer parti, aggrave le divorce qui sépare et appose les générations.

Le résultat? La mise en cause de l'autoriét des aînés sur les cadets.

Qui en porte la plus grande responsabilité?

Pour faire face à ces difficultés et pour les surmonter, la fonction enseignante doit être fondamentalment transformeé ainsi que les moyens mis à disposition de ceux et de celles qui l'exercent tant dans les familles que dans les écoles.

Si l'éducation publique veut combler son retard d'adaptation face aux conditions actuelles de l'existence, il convient de concevoir différemment les deux secteurs de son activité: l'enseignement, d'une part, l'éducation proprement dite de l'autre.

L'enseignement: alléger les plans d'étude car, d'une part, nous enseignons aux élèves, petits et grands, une foule de notions parfaitement inutiles qu'ils s'empresseront d'oublier comme nous les avons oubliées nous mêmes; d'autre part (ce que cet allégement rendrait possible) généraliser l'emploi de méthodes et de moyens dont la psychologie génetique a démontré la valeur et la nécessité. Elle nous a démontré, en effet, que l'acquisition et l'assimilation des connaissances supposent l'activité personnelle, la participation effective de l'enfant et de l'adolescent parce que tout acte d'intelligence ihplique la mise en jeu d'un mécanisme opératoire qui ne fonctionne normalement que s'il est préparé par des actions effectivement excécuteés.

L'enfant n'apprend bien que s'il comprend et il ne comprend bien que s'il agit, que sîil participe à l'élaboration du savoir qu'il doit acquérir.

C'est le principe fondamental des méthodes actives.

En second lieu; se préoccuper de l'éducation proprement dite, car la psychologie nous a apris aussi quelles notions fondamentales de règle, de j ustice, de droit, de responsabilité se développent, chez les jeunes en fonction de leurs contacts avec leurs semblables, de leur coopération et non par l'action d'un enseignement qui ne réclame d'eux qu'attention, obéissance et passivité.

L'école doit procéder à ce que Chaparéde a appelé la révolution copernicienne de l'éducation: mettre en oeuvre les moyens adéquats lui assurant son efficacité. Le développement normal de l'être humain en voie de croissance ne peut être assuré que s'il dispose d'une marge de liberté lui permettant de tâtonner, d'essayer, le trouver par lui-même, de prendre conscience de ses possibilités, de ses limites dans ses actions et dans ses contacts avec ses semblables.

Tant sur le plan de l'enseignement que sur celui de l'éducation, cela veut dire: éduquer à la responsabilité, ce qui implique une conception et un usage bien différents de l'autorité telle qu'on la conçoit encore!

Dans un sqstème d'éducation qui se veut adapté aux conditions, besoin et exigences de ce temps, la fonction de l'enseignant demeure une fonction d'autorité mais non dans la conception que nous avons traditionnellement de celle-ci.

Il est urgent de redonner au mot autorité son sens originel. Autorité dérive du latin: auctor, augescere, celui qui est l'auteur, le tuteur, celui qui conseille, qui guide, qui aide à grandir, a prendre conscience de ses qualités et de ces défauts, de ses possibilités, de ses responsabilités à l'égard de soi-même et d'autrui.

Cette conception de l'autorité implique celle d'une discipline autre que celle dont nous contentons; la discipline doit retrouver son sens originel, elle aussi: être conçue de telle sorte qu'elle ait pour résultat de faire de ceux qui la subissent, les disciples de leur maître.

Ceux qui y réussissent acquièrent un prestige qui a sa source dans leur personnalité, dans la manière dont ils conçoivent leurs rapports avec leurs subordonnés, dans l'influence bienfaisante qu'ils ont sur eux par leur action et par leur exemple.

Il est un autre domaine où la conception de l'autorité est remise en cause.

En décembre dernier, la publication d'un rapport rédigé par une commission d'officiers supérieurs proposant d'importantes modifications dans les rapports chefs-soldat a fait grand bruit. Les propositions formulées par ces personnalités dont on ne saurait mettre en cause leur sens de la responsabilité, viennent à l'appui des idées que j'ai développées. Qu'on en juge par ces extraits d'articles de quotidiens:

«La génération nouvelle marque une aversion pour toute autorité qu'il n'est pas l'émanation de compétences ou de qualités».

«Le soldat acceptera l'autorité d'un supérieur avant tout dans la mesure où celui-ci paraîtra capable d'exercer sa fonction».

«L'autorité fondée sur la hiérarchie ou le simple grade perdra crédit et efficacite (1).

Le supérieur devra son autorité à sa fonction de chef d'équipe et non pas à un grade revêtu d'on ne sait quelle mystique; il devra donc susciter la confiance de ses collaborateurs.

Toute notre éducation militaire doit tendre à faire, de nos jeunes soldats, des hommes libres dans le vrai sens du terme, c'est-à-dire des hommes capables d'assurer leurs responsabilités dans l'ordre, la collaboration avec les autres et l'engagement personnel» .

L'école et les enseignants: je préfère dire les éducateurs professionnels peuvent s'inspirer de cet exemple que donne l'armée car les objectifs actuels assignés à l'éducation publique sont bien différents de ceux qui ont été les siens lors de sa création: il s'agissait, avant tout, au stade de l'enseignement primaire, d'apprendre à lire, à écrire et à compter et d'acquérir un bagage élémentaire de connaissances

---

Journal de Genève 5.6 XII 1971.

Una parte degli ascoltatori.

en divers donnaines; au stade secondaire, de répandre la culture par la prédominance donnée aux humanités gréco-latines.

Cest objectifs n'ont guère varié: et pourtant!

E nmars 1961, s'est tenu, à la Jonchère près de Paris, un colloque organisé par les animateurs du Centre de prospective fondé par Gaston Berger. Des personnalités venues d'horizons divers se sont penchées sur le problème de l'enfant devant son avenir.

Hommes d'afafires, industriels, médecins, psychologues, prêtres, éducateurs ont abouti, au cours de passionnantes discussions, à admettre que l'éducation se devait de faire acquérir, au maximum, les qualités dont auront besoin les hommes de demain.

Ils ont essayé de répondre à la question que voici:

Quels hommes former?

Nous avons estimé nécessaire l'acquisition des aptitudes et des qualités suivantes:

1. au point de vue économique:
   l'esprit d'observation
   l'aptitude à lire et à comprendre: textes, plans, barêmes, graphiques, croquis,
   un èquilibre physique et nerveux;
2. au point de vue social:
   la capacité à comprendre autrui,
   l'esprit d'équipe, une grande sociabilité,
   le sens de la responsabilité personnelle et de la solidarité
   le sens critique,
   l'esprit de compréhension et de tolérance;

3. au point de vue humain, personnel:
   le respect de soi-même et d'autrui,
   le désir de se cultiver,
   la capacité d'adaptabilité faite d'optimisme et de dynamisme,
   un idéal,
   des connaissances.

Car le monde de demain, si l'on veut que les existences individuelles et la vie collective soient plus harmonieuses attend, des éducateurs d'aujourd'hui, pour la part qui leur incombe, de préparer des hommes heureux, équilibrés, optimistes, généreux, cultivés.

Un tel objectif exige la revalorisation morale, sociale et matérielle de la fonction enseignante et, de la part des enseignants, une prise de conscience nouvelle des responsabilités qui leur incombent.

En mars 1968, s'est tenu, à Amiens, un congrès des enseignants français de toutes catégories qui avaient senti le vent de révolte qui déferla deux mois plus tard.

Ils s'efforcèrent d'en analyser les causes et de chercher les moyens de redresser une situation s'aggravant chaque jour.

Eux aussi ont déclaré qu'il ne s'agissait plus essentiellement d'acquérir des connaissances, pas même d'apprendre à apprendre ont ils dit, mais d'apprendre à devenir, se mettre en mesure de se situer dans un monde qui change, se rendre apte à percevoir les changements et à inventer de nouvelles conduites, les objectifs de l'action éducative pouvant être définis;
favoriser la conquête de l'économie,
préparer aux relations avec les autres, les accepter, coopérer avec eux,
se contrôler soi-même,
prendre conscience de la solidarité,
organiser l'enseignement en recourant aux diverses techniques du travail individuel et collectif par petits, groupes ou grands groupes anmés par des équipes de professeurs.

Ils ont conclu en demandant que dorénavant les enseignants soient choisis parmi les personnes possédant:

— une structure de leur personalité apte au changement, orienteé vers l'innovation;
— la capacité de maîtriser rationnellement et émotionnellement la relation avec autrui; savoir écouter et accepter autrui, ce qui implique l'acceptation de soi-même et, en particulier, de ses propres limites;
— la capacité de communiquer et de faciliter les communications, de conduire des réunions, de coopérer aux tâches éducatives, à la recherche et aux prises de décision, parce que, avant d'être le spécialiste d'une ou de deux disciplines, l'enseignant devra être d'abord un'éducateur-praticien.

J'attire votre attention sur l'importance de cette dernière proposition.

La fonction de l'enseignant ne peut plus être confiée à des hommes cultivés au savoir trés spécialisé, mais doit, devrait être réservée à des personnalités cultivées, sans doute, mais dont la caractéristique principale serait la personnalité, soit un caractère adapté à la fonction et, surtout, un équilibre affectif sans faille, ce qui implique des méthodes de choix et de préparation professionnelle fondamentalement rénovées pour multiplier les vocations de service au bénéfice des enfants et des adolescents, comme aussi, bien sûr, de la société de demain.

La fonction de l'enseignant doit aussi être précisée à l'égard de ceux qui l'exercent dans une déontologie analogue à la déontologie médicale pour appeler constamment l'enseignant à ses responsabilités face au devenir des êtres en voie de développement dont il assume, pour la part qui est la sienne, la réussite ou l'échec de leur destinée.

En septembre 1948, l'Association médicale mondiale, réunie à Genève, a donné au Serment d'Hippocrate une forme moderne dite: Serment de Genève.

«Je prends l'engagement solennel de consacrer ma vie au service de l'humanité.
J'exercerai mon art avec conscience et dignité.
Je considérerai la santé de mon patient comme mon premier souci.
Je maintiendrai dans toute la mesure de mes moyens l'honneur et les nobles traditions de la profession médicale.
Mes collègues seront mes frères.
Je ne permettrait pas que des considérations de religion, de nation, de race, de parti ou de classe sociale viennent s'interposer entre mon devoir et mon patient.
Je fais ces promesses, solennellement, librement, sur l'honneur».

Quand les éducateurs prêteront-ils un serment analogue?

«J'exercerai mes fonctions avec conscience et dignité.
Je verrai dans mes élèves non pas des écoliers mais des enfants et n'oublierai jamais que pour la part qui est la mienne, je suis responsable de leur destinée.
Je maintiendrai dans toute la mesure de mes moyens l'honneur de la profession enseignante.
Mes collègues seront mes amis.
En collaboration avec eux je m'efforcerai de rechercher l'amélioration constante des moyens que l'école met en oeuvre pour assurer la reconnaissance effective du droit à l'éducation et de la justice sociale en éducation.
Je fais ces promesses solennellement, librement, sur l'honneur».

Robert Dottrens

Insediato il Gran Consiglio dall'anziana deputata on. Elsa Poretti

Il 3 maggio scorso il nuovo Gran Consiglio in una riunione solenne è stato per la prima volta insediato nel palazzo delle Orsoline da una deputata, l'on. Elsa Poretti, pubblicista a Lugano, che ha letto il seguente concettoso discorso:

Devo all'auspicata e felicemente raggiunta parità civica femminile l'onore e il piacere di essere a questo seggio presidenziale per la seduta costitutiva del neo eletto Gran Consiglio ticinese del quale, fatto saliente nella storia del nostro amato Cantone, fanno parte una decina di donne. Le urne, la volontà del popolo le hanno, come voi onorevoli colleghi, chiamate a far parte del Legislativo ticinese ed è onore che conduce seco un sensibile, preciso impegno politico, al quale, sono certa, noi tutte sapremo far fronte serenamente e nell'unico intento di compiere, con voi e come voi, opera di bene per il nostro caro Ticino, cui, anche con opinioni e propositi sovente divergenti, va e deve andare ogni nostra preoccupazione, ogni nostro agire.

Per la prima volta da questo seggio scende una voce femminile. Essa non vuole che esortare alla concordia, al lavoro comune scientemente compiuto, tutti coloro, uomini e donne, che da oggi e per quattro anni, da questi seggi e in questa storica sala, agiranno insieme per il Paese. Dimenticando una campagna elettorale, che ha assunto talvolta severi spunti polemici, essi si sforzeranno di ben operare più che altro pensando al divenire della nostra terra, ai giovani assillati da problemi spesso di grande importanza che occorrerà pure, con la loro collaborazione e per il bene comune, risolvere, ai giovanissimi, ai meno giovani e agli anziani al cui benessere, alla cui salute, noi che qui rappresentiamo tutti i ceti della popolazione, dovremo seriamente pensare.
Ci attendono questi compiti con tutta la loro urgente necessità, con l'inderogabile,

profonda socialità su cui dovranno basarsi perchè alle future generazioni sorridano giorni di pace, salute e serenità e agli anziani, a cammino ormai quasi compiuto, quelle possibilità di esistenza priva di preoccupazioni cui essi, che tanto diedero al paese, hanno pieno diritto.

Ci attende anche la compilazione, l'adozione, la promulgazione di leggi che possano garantire nel futuro l'equità nel lavoro, la parificazione dei salari per uguali occupazioni, lo sviluppo di sempre maggiori attività da cui trarre rendimento per tutti, l'adeguamento delle condizioni generali di vita, in un ambiente sano e pulito grazie alla depurazione dell'aria e dell'acqua, la suddivisione dei compiti sociali ed economici a seconda dei reali valori individuali, la possibilità per tutti di accedere agli studi di qualsiasi grado e importanza. Ci attendono, oltre che i problemi di urbanismo e di riordinamento del territorio e la risoluzione del problema dell'abitazione e ospedaliero, come della salute in generale, anche soluzioni chiare e precise di quei punti principali propugnati dai programmi che ogni partito, con tutta la sua forza, dovrà cercare di portare a compimento. E giungendovi con la collaborazione di tutti noi poichè è umano che, pur rispettando principi e ideali del proprio partito, ogni uomo cosciente e giusto sappia distinguere, a prescindere da ideologie e programmi anche rispettabili, quello che deve e dovrà essere fatto per il benessere della comunità.

Vorrei ora accennare in modo particolare alla donna, per la cui causa e parificazione civica molte di noi hanno tanto lottato. Questa donna, alla quale dopo una tenzone durata per lustri, voi, onorevoli colleghi, e con voi gli uomini ticinesi e svizzeri, avete finalmente concesso la parità civica completa. Oggi, infine cittadina a parte intera su piano comunale, cantonale e federale, essa vi ringrazia sinceramente e dimostrerà di meritare questa ambita uguaglianza con fatti e opere concrete. Essa attende oggi da voi l'estensione di questa parità totale anche nel campo sociale ed economico. Inserita ormai da tempo nella vita economica del paese, grazie a una collaborazione che è via via diventata indispensabile, forte dei meriti acquisiti, della sua utilità preziosa e sicura, la donna ticinese, la donna svizzera aspetta da voi un pieno riconoscimento dei suoi reali valori in tutti i campi, attende leggi parificatrici ed eque, aiuti sociali per quanto si riferisce alla famiglia, all'educazione e alla salute dei figli, degli adolescenti, dei vecchi. Essa domanda, grazie a leggi giuste e precise, la possibilità di poter esercitare un'occupazione senza ledere gli interessi morali e materiali della famiglia grazie anche all'introduzione del lavoro a tempo parziale, allo sviluppo di culle e asili che l'aiutino a crescere i suoi figli, alla risoluzione e l'assestamento di ospedali, casse malattia, alla creazione di istituti per minorati, di case di riposo per gli anziani.

Sarà nostro compito comune, onorevoli colleghi, farci promotori di queste iniziative, opere ed aiuti che conducendo ad un equo benessere ogni uomo e ogni donna, provvedendo al bene morale e materiale di tutti, eviteranno al nostro amato paese lotte e rivolgimenti sanguinosi e la alienazione della personalità umana che talvolta conducono all'annientamento, alla disperazione popoli ieri ancora validamente attivi: dolorose contingenze che noi finora, certamente perchè siamo in democrazia e ci rispettiamo reciprocamente, ancora non conosciamo.

Auguriamoci, provvedendovi noi stessi, il mantenimento della pace sociale e di quella libertà cui aspirano tutti gli uomini della terra.

Sono beni inestimabili che, come la salute, mai tanto si apprezzano che dopo averli perduti.

Lettera aperta al Consiglio federale dall'Associazione degli scrittori della Svizzera italiana

Lugano, maggio 1971

Onorevoli consiglieri,

è attualmente in discussione una nuova iniziativa contro l'inforestierimento, che sta creando nuove tensioni nel paese. In questo momento riteniamo necessario ribadire che non solo motivi di utilità economica, ma più profonde ragioni morali ci devono indurre al più grande rispetto di ogni essere umano, indipendentemente dalla sua nazionalità.

E' doloroso costatare che sulla stampa, sia svizzera sia estera, si sviluppino dibattiti pur necessari, ma spesso diseducativi, perchè turbati da emozioni incontrollate. Di recente, in seguito alla tragica morte dell'operaio italiano Alfredo Zardini abbiamo assistito a violente ed astiose polemiche come a calcolati silenzi.

Contro questo dilagare dell'irrazionalità riaffermiamo quanto sia necessario uno spassionato sforzo di conoscenza e di chiarificazione. Sappiamo bene che non esiste solo una violenza fisica. Assai più grave, perchè più difficile da arginare, è la violenza psicologica e morale; è quella che sorge dall'animo di alcuni o di molti, e si diffonde gradualmente col favore della disattenzione volontaria o involontaria.

Se amare il proprio paese è cosa sacrosanta, al contrario è del tutto negativo che sorgano le pericolose illusioni di un nazionalismo nutrito non solo di eccessivo orgoglio, ma di disprezzo e odio per chi è ritenuto diverso da noi.

Di fronte a questo stato di cose l'Associazione degli scrittori della Svizzera italiana chiede all'alto Consiglio federale di promuovere sul piano nazionale un'approfondita indagine degli aspetti più preoccupanti del nazionalismo, che vanno dalla xenofobia al razzismo.

Sarebbe auspicabile seguire due linee di lavoro:

1) Uno studio scientifico, da affidare a psicologi e sociologi, sulle forme, gli sviluppi, le cause di questo nazionalismo deteriore, e sul modo di porre argine al fenomeno.

2) La divulgazione di tale studio, da attuare attraverso tutti i mezzi di comunicazione, eventualmente anche con la pubblicazione di un volume da distribuire ad ogni fuoco del nostro paese. In vista della sua diffusione capillare l'esposizione dovrebbe esser fatta in un linguaggio accessibile al cittadino medio.

Coi sensi della massima stima.

Per la Presidenza: *Franco Pool;*

Per l'Associazione: *Francesco Chiesa*, presidente onorario, *Mario Agliati, Rinaldo Bertossa, Piero Bianconi, Giovanni Bonalumi, Francis Borghi, Elio Bossi, Maria Cavallini Comisetti, Virgilio Chiesa, Giuseppe Curonici, Remo Fasani, Pio Fontana, Ugo Frey, Paolo Gir, Adolfo Jenni, Grytzko Mascioni, Anna Mosca, Giorgio Orelli, Giovanni Orelli, Amleto Pedroli, Reto Roedel, Vinicio Salati, Adriano Soldini, Fernando Zappa.*

Civitas Nova (fondata a Lugano e proseguita a Roma)

L'associazione Civitas Nova è nata dal profondo cordoglio che le guerre mondiali hanno creato nel nostro animo, commosso dall'enorme uccisione di uomini, donne, bambini innocenti.

Educati nella Svizzera alla civiltà di pace e solidarietà fra i popoli, questa immensa strage di vittime umane ci volse a studiare codesta civiltà che trascina l'umanità a lotte spietate, e dopo la strage sanguinaria accresce gli armamenti, con armi più perfezionate, atte ad uccidere, in un sol giorno, milioni di uomini.

Ma la scienza ci animò di fede. Essa ci rivelò che la vita è in continuo progresso. Milioni di secoli fa, esistevano sulla terra soltanto minimi organismi viventi. Ed i fossili ci fanno constatare che gli organismi crebbero in vitalità, da invertebrati a vertebrati, mammiferi, esseri umani selvatici, abitanti in caverne, che crebbero in intelligenza, coscienza, progressivamente si unirono in comuni, provincie, nazioni, creando e sviluppando in esse la pace e la solidarietà.

Questa constatazione del progressivo sviluppo della vita ci diede la certezza che è possibile di elevare l'umanità a più alto grado di vita, di estendere a tutta l'umanità la civiltà di pace; e per questo è necessario di educare all'amore per tutta l'umanità, formare la coscienza morale e civile di solidarietà universale, per unire l'umanità in un sol popolo.

Allora fondammo l'associazione Civitas Nova per affermare e diffondere concetti morali che elevino oltre i concetti particolari ed unilaterali, per educare ad amare tutta l'umanità, unirla nella pace e solidarietà, così che tutte le forze collaborino al bene di tutti.

Civitas Nova iniziò questa opera facendo corsi internazionali con docenti di tutto il mondo, conferenze in molte università, viaggi in paesi che si erano guerreggiati, convegni, pubblicazioni: sempre elevando a sentimento di amore per tutta l'umanità.

Occorre ingrandire, estendere quest'opera fondamentale, questa educazione indispensabile per elevare l'intelligenza e la coscienza, formare la volontà e la mente per unire tutti i popoli in un solo popolo.

Civitas Nova ha iniziato questa nuova educazione, compie questa opera necessaria per l'integrale ed universale elevazione della civiltà.

CIVITAS NOVA

forma la coscienza dell'universalità
educa ad amare tutta l'umanità
afferma l'unità morale dell'umanità
propugna la civiltà di pace e solidarietà universale.

Aderite a Civitas Nova. Date il vostro volontario aiuto. Formate gruppi, costituite comitati.

Promuovete l'educazione, che elevi ad amare tutta l'umanità.

Liberate l'umanità dall'ignoranza, che condanna moltitudini umane a vita misera.

Elevatevi alla bontà e benevolenza verso tutti.

Operate con coscienza della responsabilità verso la vita umana ed universale.

Realizzate la civiltà a beneficio di tutta l'umanità.

Questa civiltà è già viva ed operante in noi. Già l'umanità anela a superare le inimicizie, le ostilità e le guerre. Urge nel mondo l'ascesa. Gli uomini si parlano da continente a continente; vedono, col televisore, ciò che avviene su tutta la terra; sorvolano i confini, le montagne, gli oceani. Gli scienziati scoprono la stupenda realtà dell'universo, rivelano che la terra è un minimo elemento nell'im-

mensità del cosmo, l'ordine e la armonia universali. La mente umana si eleva. Le facoltà si potenziano. Più grande diventa l'avvenire dell'umanità.

Dalla civiltà di pace e solidarietà nei comuni, nelle provincie, nelle nazioni ora si deve ascendere alla civiltà di pace e solidarietà a beneficio di tutta l'umanità.

Salgano le arti e le scienze ad animare l'umanità alla nuova ascesa. Sia essa unita e concorde. Volga tutte le forze di pensiero e di azione ad ingrandire la mente, elevare la coscienza, perfezionare la civiltà. E l'umanità proceda, sciente e volente, a miglorare la vita sulla comune materna terra, piccolo atomo ma fervido di vita nell'immenso universo. Ed ogni uomo s'innalzi, cosciente ed operante, in quest'ordine eterno onde tutto si muove e la vita si perfeziona.

E splenda sacra la fiducia nell'avvenire dell'umanità. Oltre le guerre feroci, sopra le città bombardate, distrutte, oltre il martirio di milioni e milioni di vittime innocenti procede la vita nella sua immortale ascesa. Più oltre, più grande l'avvenire dell'umanità.

Arnoldo Bettelini

La «Biblioteca per tutti» ha festeggiato 50 anni

Sette biblioteche regionali a Bellinzona, Berna, Coira, Friburgo, Losanna, Lucerna e Zurigo con 200 mila volumi scritti nelle quattro lingue nazionali, una sede centrale con 50 mila libri specializzati e libri professionali. Questo, in sintesi, lo schema dell'attività culturale svolta da una istituzione popolare, la biblioteca per tutti, che l'anno scorso ha festeggiato il cinquantenario di fondazione. Il suo scopo è sempre stato quello, pur sforzandosi di rispondere alle sempre nuove esigenze, di favorire le popolazioni rurali e montane troppo lontane dai grandi centri abitati. Migliaia di libri sono spediti ogni anno dai depositi regionali stimolando così la partecipazione delle regioni meno favorite ai benefici della cultura. Il suo apporto è stato determinante, nella maggior parte dei casi, all'istituzione delle biblioteche popolari locali. Ma ancora molte sono le vallate che malgrado l'evoluzione delle condizioni di vita sono completamente staccate da ogni interesse culturale e l'azione compiuta dalla biblioteca per tutti rimane l'unico legame che può assicurare la continuazione della formazione post-scolastica alle loro popolazioni. Purtroppo questo squilibrio esistente fra regioni diverse del paese, talvolta a soli pochi chilometri di distanza, ha la tendenza ad accentuarsi.

Anche le nostre autorità si sono rese conto dell'importanza nazionale sviluppata dalla biblioteca per tutti. Nel 1969 il Consiglio federale propose alle Camere di aumentare il contributo annuo da 200 mila a 500 mila franchi. La richiesta non solo fu accettata ma fu rafforzata con un contributo straordinario di 250 mila franchi per il 1970 e 71.

L'azione della biblioteca per tutti non si rivolge tuttavia soltanto alle popolazioni rurali e montane. Ne approfittano le scuole, gli ospizi, gli ospedali, le industrie valorizzando lo scopo educativo dell'istituzione che permette ai giovani e agli adulti di mantenersi all'altezza delle esigenze della loro professione e della vita.

Ancora una volta, durante la semplice cerimonia di commemorazione dei 50 anni di fondazione che si è svolta a Berna al termine dell'annuale assemblea dei delegati, il Consiglio federale ha voluto sottolineare l'importanza nazionale dell'istituzione, facendosi rappresentare dal presidente della Confederazione, Hans Peter Tschudi.

Giorgio Pagani

GRUMO e MALCANTONE

NOTERELLA DI TOPONOMASTICA

Non avvicino questi due toponimi per sottolineare un'analogia qualsiasi fra di loro ma unicamente perchè lo Schaefer, nel suo «Sottoceneri nel Medioevo», trasse da essi considerazioni che fanno supporre che del primo ne ignorava la etimologia, mentre che per il secondo ne espose una errata.

GRUMO. Grumo è una località in territorio di Gravesano, che fu già comune a sè e che ebbe, nel Medioevo, notevole importanza perchè sulla sommità del promontorio che la domina trovavasi un castello ben difeso, del quale rimangono ancor oggi tracce notevoli, sparse fra i vigneti.

L'importanza di Grumo era specialmente strategica, siccome posto là dove la strada proveniente dal Ceneri si biforcava: d'una parte in direzione di Ponte Tresa, dall'altra per Lugano.

Il castello di Grumo è ricordato nella storia, in modo particolare, per il breve soggiorno che vi fece l'imperatore Enrico II nella Pentecoste (4 giugno) del 1004 e per il diploma di protezione che egli emanò, in tale occasione, a favore del monastero di S. Pietro in Ciel d'Oro di Pavia, circa i beni da questo posseduti in Val d'Agno. (Sbaglia quindi il «Dictionnaire géographique de la Suisse» quando dice che il castello nonchè la chiesetta (?) si credono costruiti dai Visconti o dagli Sforza. Il castello allora esisteva già da parecchi secoli).

Lo Schaefer avendo trovato, in un atto di donazione fatta allo stesso monastero da Liutprando nel 712, un Grumo posto nella diocesi di Parma pensò a una corrispondenza e precisamente un trasferimento di nome fra Grumo di Val d'Agno e il Gruppo parmense.

L'ipotesi della Schaefer è poco verosimile. Anzitutto un trasferimento di nome, come lui scrive, avrebbe preso in quell'epoca un'altra forma, allora assai usata: la località derivata avrebbe comportato la desinenza asca, quindi da Grumo - Grumasco, nello stesso modo come terrae Balernasca, era detto nel Medioevo l'assieme di tutti i beni che il capitolo di S. Vittore di Balerna possedeva in territorio di Sonvico, Dino e dintorni.

Quello che occorre inoltre tener presente è la frequenza, in quel tempo, del toponimo Grumo, specialmente diffuso nel territorio bergamasco, ma anche altrove, per esempio sul lago di Como, nel Sopraceneri (due) e poi i derivati: Grumellina, Grumei, Gromo, Gromlungo e Grumello, dei quali uno in Valtellina, noto a chi apprezza il vino buono e schietto.

Tutti quei nomi derivano da grumo, che significa piccolo promontorio, ovverossia dosso, come ancor oggi gröm, nel dialetto bergamasco, mentre nel linguaggio odierno grumo è usato solo per designare un coagulo di sangue fuor delle vene.

Veramente, se vogliamo, il promontorio di Grumo è pure un coagulo ,non di sangue però ma di un antico deposito morenico che il Vedeggio, corrodendo dapprima da un lato, poi dall'altro, ha ridotto alla forma attuale che è quella di un grumo.

MALCANTONE. Pur esprimendosi in forma dubitativa lo Schaefer suppose che Malcantone deriva da: maglio e da cantone, cioè «cantone o territorio dei magli», i quali pare fossero stati numerosi nelle vallate di quella regione.

Accanto a questa interpretazione ricor-

diamo un'altra che ho inteso esporre talvolta con profonda convinzione: Malcantone non sarebbe altro che un connubio — un ibrido anzi — di una parola tedesca e di una italiana: mahl-cantone ciò che dovrebbe intendersi «il cantone dei mulini», da mahlen = macinare. L'origine di Malcantone risalirebbe per tanto all'epoca dei baliaggi.

Nè questa (cervellotica) etimologia nè l'altra ricordata dallo Schaefer sono fondate. Anzitutto perchè quelle formazioni già non si giustificherebbero; il primo è un mostro, il secondo un mostricciattolo e poi perché l'origine di Malcantone si spiega altrimenti e non è così recondita.

Osserviamo dapprima che «Cantone» è una vecchia espressione assai usata nel Medioevo per designare un distretto più o meno vasto o talune località (in un documento del 1307: «in loco et fundo Vergoxa et jacet ad loco ubi dicitur Cantone»), sovente anche una frazione d'un comune. Tale ultimo è per esempio il caso del «Cantono» di Gabbio citato già in un documento del 1424 e concernente i beni che l'ospedale di S. Martino di Como possedeva in quella località.

A questo proposito dalla toponomastica facciamo una breve incursione nella onomastica. Nel '500 fra le numerose famiglie di Agustoni di Cabbio una, che abitava in località Cantone, veniva designata «de Augustonibus dictus Cantonus». Ma in seguito quella famiglia perdette il cognome vero «Agustonibus» per acquistare, come tale, quello che dapprima era un soprannome «Cantonus» dando così origine alla nota famiglia Cantoni, che diede parecchi artisti specialmente costruttori e architetti.

Ritornando al nostro Malcantone si noterà che molti sostantivi, aggettivi e nomi di persone o di località sono composte col prefisso «male» — usato nel senso di cattivo — e che questi nomi sono generalmente d'origine medioevale. Elenchiamone alcuni: maleficio, maledizione, maléfico, maldestro, malsano, malnato, maladdobbato (Pocobellus Maladobatus era notaio a Como nel 1216), malvestito (un Malvestiti de Santo Habundio era già defunto nel 1224). E poi abbiamo: Malacrida, Malatesta, Malaspina, Malabarba, Malabrocca, il quale è quasi identico a Malbecco. Nè vanno dimenticati i danteschi Malebranche e Malebolge.

In un documento del 1276, pubblicato dallo storiografo di Chiavenna P. Buzzetti, appare un «Giubertus de la Porta de Grabadona frater Petri qui dicitur Malogius de la Porta de Grabadona qui habitat Clavene».

Il de La Porta era dunque soprannominato Malogius, Malocchio, e probabilmente da lui o da suoi discendenti derivò il nome di Malogia (da noi detto erroneamente Maloia) attraverso i Castelmur signori nella val Bregaglia. Fra i nomi di località citiamo: Malaportus, Mala mansia, Mala domus, Casamalla, Campomalo, Vallis Mala (oggi Val Malenco), Via Mala, Malaruga (ruga espressione medioevale per strada, come rue in francese). D'origine più recente sono per esempio Malombra e Malpensata.

Ma anche Malcantone (ove male deve interpretarsi non solo nel senso di cattivo come in tutti i casi precedenti, ma meglio in quello di sterile, poco produttivo) è un nome di località relativamente frequente. Eccone degli esempi:

P. Monti cita un documento dell'ospedale dei Crociferi di Como, del 1217, in cui appare un «locum ubi dicitur Malcantone».

Una località Malcantone esiste in territorio di Occhiobello in prossimità di Ferrara.

Su un giornale italiano di qualche anno fa si leggeva la seguente notizia di cro-

naca: «Caccia ai maiali sfuggiti. Sulla statale Milano-Brescia, e precisamente all'altezza del quadrivio Malcantone, che pare racchiudere nel nome un presagio di sfortuna, si sono scontrati, nel pomeriggio di sabato, due colossi della strada, un grosso camion proveniente da Milano, carico di maiali e un'autocisterna carica di benzina...».

Osserviamo infine che il nostro Malcantone si riferiva in origine a un territorio più ristretto dell'attuale e precisamente all'odierno circolo di Sessa (1) essendo l'alta valle costantemente chiamata «Vallis Arosii».

Oscar Camponovo

---

1) Vedi Virgilio Chiesa. Lineamenti storici del Malcantone. Ed. Arti Grafiche Gaggini-Bizzozzero 1961, pag. 10.

Il Museo storico degli esuli

L'anno 1929, era stato incorporato nel Museo del Risorgimento di Milano, in seguito ad acquisto, il *Museo storico degli esuli italiani del Risorgimento*. Questo, promosso a Lugano dai defunti prof. Romeo Manzoni e prof. Arcangelo Ghisleri, e del quale il pittore Edoardo Berta già aveva preparato per la sua sede luganese, il manifesto, venne invece inaugurato a Como il 22 maggio 1923 nell'Istituto Carducci.

L'incorporamento del Museo storico degli esuli nel Museo del Risorgimento al Castello Sforzesco di Milano, dove già esistevano fondi documentari e bibliografici di grande valore per la storia degli esuli, specialmente per la donazione del dott. Achille Bertarelli, avvenuta nel 1924, ebbe per primo effetto quello di costituire il più vasto centro di studi sugli esiliati italiani che da Ugo Foscolo alla proclamazione della Unità italiana avevano sofferto per amore all'Italia, la pena dell'esilio. In modo particolare ne trassero giovamento gli studi intorno a Mazzini e i suoi discepoli, perché vi erano radunati i documenti in gran parte mazziniani.

L'acquisto apportò alle collezioni del Museo milanese un incremento assai ragguardevole.

Fra i cimeli erano particolarmente da notarsi un bellissimo ritratto a olio di Mazzini, eseguito nel nostro paese dal '48 al '54 da un pittore anonimo, ma che con ogni probabilità deve identificarsi nel mazziniano Scipione Pistrucci, di cui è ben nota la partecipazione al movimento del 6 febbraio 1853. Notevole pure la statuetta di Mazzini, eseguita verso quell'anno dallo scultore Spertini, esule egli pure, nonchè una scrivania usata per parecchi anni da Giuseppe Mazzini a Lugano nel suo rifugio, prima nell'appartamento del conte Grillenzoni (palazzo Airoldi in piazza Bandoria) poi nella villa Costanza, che il Grilenzoni si fece costruire a Viganello. Vi era poi un ritratto di Carlo Cattaneo (dopo quello giovanile della Bisi), riprodotto a carbone da Carlo Saski [1].

DOCUMENTI E LETTERE

Tra i documenti meritava d'essere messo in particolare evidenza l'Archivio del generale Filippo De Meester [2], che fu

---

1) «Carlo Saski, pittore e fotografo. Nato in Polonia, poi cittadino ticinese. Morto a 55 anni in Bironico, il 20 novembre 1872». (Dalla lapide che la moglie Giovannina Torvelli gli fece murare nel cimitero di Barbengo.

2) Condannato a morte in contumacia con sentenza del 21 gennaio 1824. Si spense nel 1852. (Vedi Romeo Manzoni. Gli esuli italiani nella Svizzera. Casa editrice Caddeo, 1922, Milano, pag. 3).

segretario del Comitato di soccorso agli esuli italiani a Parigi e a Londra. Archivio che apriva una fonte inesplorata di notizie; lo studioso si poteva valere con particolare interesse, nelle sue ricerche, di un libretto sul quale il De Meester prendeva nota degli indirizzi degli esuli d'Italia.

Fonte più genuina di notizie non si sarebbe certo potuto immaginare.

Nei fondi adunati dal Manzoni e dal Ghisleri si trovavano parecchie lettere dei Ciani, del Santarosa, del Valerio, del Prati, della Belgioioso e della Sidoli, dei Bellerio, del marchese Benigno Bossi e di innumerevoli altri patrizi. Tra le gemme di quella parte dell'Archivio splendevano due lettere scritte da Mazzini a Giacomo Ciani nel 1845 e '46, notevole specialmente quella del '45, perchè conteneva tutto un vasto programma politico e un'autodifesa per le accuse lanciate a Mazzini in conseguenza della fallita spedizione dei fratelli Bandiera e una pagina, sino allora ignorata dell'eroica spedizione.

Non meno preziose erano cinque lunghe lettere del Gioberti al Ciani relative alla stampa dei *Prolegomeni* e ricerche di contenuto filosofico e politico, un vero tesoretto per gli studiosi del Gioberti nel momento delicato in cui tentava la prassi politica.

Fonte di grande interesse risultavano pure sotto il nome del conte Carlo Grilenzoni a suo cognato Carlo Battaglini, entrambi grandi amici di Mazzini, e che il Museo degli esuli ebbe per legato della signora Battaglini e del figlio avvocato Elvezio.

UNA COPIA DEL « CONCILIATORE »

Tra le pubblicazioni primeggiava un cimelio di straordinario interesse, e cioè una copia del *Conciliatore* [3]), recante aggiunte, in bozze di stampa, le otto pagine del n. 119, che non potè essere pubblicato per il sopravvenuto decreto di soppressione del foglio scientifico-letterario; soppressione provocata dagli articoli veramente riboccanti d'amor patrio e che, a firma del Sismondi, del Romagnoli e del Di Breme costituivano la prova più lampante del coraggioso apostolato di quei grandi patrioti italiani. Essi lanciavano con quegli scritti una sfida audacissima al governo austriaco.

Il Municipio di Milano provvide, per mezzo del Museo, alla pubblicazione con degna veste delle succitate otto pagine di bozze. E venne pure pubblicata la raccolta completa del periodico, forse la più importante del Risorgimento d'Italia.

Esisteva inoltre un esemplare benissimo conservato della *Giovane Italia*, accompagnato da quattro rarissimi opuscoli dell'*Insegnamento popolare*, scritti di Gustavo Modena, editi dalla stessa tipografia Barile, che pubblicava la *Giovine Italia*, divenuta già così rara ai tempi di Mazzini, che egli stesso lagnavasi di non posseder tutti i numeri. E si deve pure far menzione di una copia originale del Proclama di Rimini (1815).

Molti i volumi e gli opuscoli degli esuli, divisi a seconda delle storiche tipografie che li pubblicarono: così vi era

---

[3]) Il primo numero del Conciliatore contiene fra altro il Programma, ristampato in facsimile da Walter Vaccari in uno scritto «Il primo giornale del Risorgimento italiano» (La Lettura - rivista mensile del Corriere della sera, novembre 1919, uag. 831) Il foglio azzurro redatto da Silvio Pellico era anche detto giornale dei romantici. Aveva associati anche nel Ticino. Ne ho rinvenuto una copia (n. 23, giovedì, 19 novembre 1818), che reca l'articolo I dal titolo «Idee elementari sulla Poesia romantica», copia custodita nella biblioteca dei Trezzini di Astano, ramo Mornée di mia madre.

ricostruita in buon parte la produzione della Tipografia Ruggia di Lugano, della Tipografia Elvetica di Capolago, della Tipografia della Svizzera Italiana, subentrata alla Ruggia, della Bonimici di Losanna e quella di alcune tipografie di Londra, che sono ben note nella storia del Risorgimento per le edizioni degli esuli.

Durante gli indiscriminati bombardamenti bellici su Milano dell'estate 1943, il Museo degli esuli del Risorgimento andò polverizzato, e fu un lutto anche per il patrimonio storico del nostro Ticino.

Libri recenti: In una nuova edizione della Pro Malcantone «La vegetazione del Monte di Caslano» di Mario Jäggli

L'illustre figura del dott. Mario Jäggli, umanista e scienziato di chiara fama internazionale, è stata onorata in una breve ma significativa cerimonia, il 31. III. pomeriggio, alla Scuola di Trevano. La Pro Malcantone, procedendo alla pubblicazione del testo del prof. Jäggli, «La vegetazione del Monte di Caslano», ha conseguito il nobile scopo di celebrare, nel decennale della morte, la grandezza dello autore che, con questa sua opera chiarissima e di estremo vigore scientifico, ha offerto un nuovo strumento per approfondire la conoscenza di uno dei monti più belli della nostra plaga insubrica.

Nato il 2 maggio 1880 a Bellinzona, il dott. Mario Jäggli si è spento a Lugano il 27 dicembre del 1959. Dopo aver conseguito il dottorato in filosofia e scienze all'università di Zurigo, sotto la guida del prof. Schinz, divenne professore di storia naturale alla Magistrale di Locarno e direttore della stessa nel 1907. Passò poi alla scuola superiore di Commercio di Bellinzona quale insegnante di chimica e merceologia, assumendone la direzione dal 1922 al 1948. La sua carriera di illustre studioso e umanista attento ai caratteri naturali e storici del suo paese, è coronata di lavori di sommo pregio come la «Monografia floristica del Monte Camoghè» del 1908, «Il delta della Maggia e la sua vegetazione» del 1928, «La vegetazione del Monte di Caslano», ora ristampato, «La flora del San Bernardino», «Le briofriti ticinesi» e il prezioso «Epistolario di Stefano Franscini», opera quest'ultima che valse all'autore la cittadinanza onoraria di Bodio nonchè la nomina a membro onorario della Società Demopedeutica, fondata dallo stesso Franscini.

La nuova edizione di uno dei suoi più insigni lavori è stata presentata dottamente dal prof. Felice Boschetti, alla presenza dei professori Virgilio Chiesa e Attilio Petralli, dei rappresentanti della famiglia Jäggli e con una precisa illustrazione scientifica del contenuto a cura del prof. Athos Simonetti.

Il libro, sussidiato dallo Stato ticinese, dalla Pro Helvetia e da vari enti pubblici, si presenta in veste raffinata, curata nei minimi particolari e con numerosissime artistiche riproduzioni a colori, scelte appositamente dal Dott. Guido Kaufmann e dal fotografo Vincenzo Vicari.

Quale degna testimonianza del suo valore di documento unico e pregevole, ecco alcuni passi tolti dalla prefazione di Carlo Speziali: «Il documento fondamentale — senza del quale la ricchezza del Monte di Caslano arrischierebbe di non essere sufficientemente apprezzata e quindi salvaguardata — è proprio questa

opera di Mario Jäggli, «La vegetazione del monte di Caslano» basta raggiungere una sola volta la vetta («misura, la groppa più alta, 225 metri sul piano del lago, posto a 276 metri sul mare») perchè in mente rimanga per sempre la stupenda regione che gira attorno all'«amenissimo colle che un tempo si specchiava da ogni lato sul Ceresio». Mario Jäggli temeva inserimenti o ferite che potessero danneggiare il colle: «opportuno torna il nostro assunto di fissare le linee fondamentali del paesaggio botanico di una regione destinata a subire non indifferenti trasformazioni e menomazioni»: un timore che intatto mantiene la sua attualità la quale con il volgere turbinoso delle moderne esigenze anzichè diminuire si accentua. Il Monte, «per la sua ubicazione, il suo perfetto isolamento, le mirabili attrattive del paesaggio, il carattere quasi vergine che la vegetazione vi conserva» (oggi si direbbe — anche dal profilo della razionale sistemazione del territorio — che alti e intangibili sono i suoi valori paesaggistici, panoramici e sociali), esige una perentoria difesa che può apparire un gravoso sacrificio oggi, ma che rimarrà quale autentico, preziosissimo regalo per le generazioni future».

M. B.

«Il problema dell'educazione sessuale»

Da vari anni ormai i coniugi Guido e Felicita Cotti, ambedue biologi e docenti, si occupano attivamente del problema dell'educazione sessuale tenendo corsi, pubbliche discussioni e conferenze sull'argomento in diverse località del nostro Cantone.

Da questa esperienza, che li ha portati a contatto con giovani e genitori dei più diversi ambienti, è nato il volumetto «Il problema dell'educazione sessuale» che l'Istituto Editoriale Ticinese presenta ora in accurata ed indovinata veste editoriale.

Come avvertono gli autori nella prefazione, non si tratta d'un manuale sull'argomento, con ricette sicure per assolvere il difficile compito, ma piuttosto d'una valida guida per chi voglia approfondire il tema, che ben merita uno studio attento e non superficiale. Moltissimi sono infatti i testi già pubblicati sull'educazione sessuale (e l'ampia bibliografia al termine del volume ne indica oltre un migliaio!), per cui è difficile orientarsi senza una traccia come quella che i coniugi Cotti ci offrono esponendo in modo chiaro e succinto tutti i vari lati del complesso problema.

Tesi centrale del libro è quella che l'educazione sessuale non è un problema a sè, ma deve sempre far riferimento alla persona umana, per cui l'impostazione da dare a quel particolare aspetto dell'educazione coinvolge tutte le scelte fondamentali della vita. In altre parole, il nostro comportamento sessuale non è che lo specchio del nostro modo di comportarci nella vita e di fronte alla vita.

La prima parte del testo è dedicata perciò ai «Fondamenti», cioè a riflessioni sulla persona, sul sesso (dal lato biologico e da quello psicologico), sull'amore e sul rapporto sesso-amore nella nostra società. La seconda parte raccoglie invece le indicazioni sul modo di tradurre in pratica le conclusioni delle precedenti riflessioni. Dopo un'analisi delle necessità e dei presupposti d'una efficace educazione sessuale, si passano in rassegna succintamente i vari problemi che essa pone attraverso le varie età dell'uomo, dalla nascita alla vecchiaia. Chiudono il volume 2 bibliografie.

Il testo, ottimamente ravvivato da illustrazioni, evita giustamente la casistica e le soluzioni spicciole, ma propone continuamente motivi di riflessione, stimolando all'approfondimento individuale e sottolineando sempre la necessità di una personale e consapevole scelta di fondo.

Guido e Felicita Cotti

«*Il problema dell'educazione sessuale*», in tutte le librerie o presso l'Istituto Editoriale Ticinese, Bellinzona, a fr. 7.— la copia.

Il meraviglioso Fulax

di Franco Cannarozzo
(Ed. Pedrazzini)

I ragazzi della nostra lontana adolescenza s'interessavano assiduamente alle avventure degli eroi e dei banditi creati dalla feconda ed inesauribile fantasia di Giulio Verne e di Emilio Salgari, che conoscevano a menadito più della Storia svizzera del buon Gianini; nè immaginavano poi che molte di quelle favole uscite dalla mente divinatoria dei due prodigiosi scrittori si fossero avverate mezzo secolo dopo nelle strepitose conquiste (e non sempre benefiche) rigorosamente scientifiche dagli abissi oceanici alle incommensurabili vie astrali dell'Universo. I nostri figli ed i nostri nipoti anzichè alle favolose avventure che fecero la gioia, la curiosità di sapere e di scienza dei loro padri e nonni, s'interessavano alla scienza moderna, fuori dei sogni d'allora, anche se tale scienza moderna si può condire e facilitarne la comprensione con una dose di fantasia come ha fatto nel suo libro molto bene il Cannarozzo. Libro che diventa un buon compagno nella distensione fuori delle ore di studio ufficiale in elegante e pratica edizione riccamente illustrato in nero ed a colori nella indovinata veste tipografica che ha saputo darle il ben apprezzato editore locarnese; un vero avvenimento per gli scolari sui 12 anni, che frequentano la scuola primaria o sono ai primi gradini del ginnasio.

Con una fusione di fantasia e di scienza pura in una letteratura infantile particolare che rende piacevole e più comprensiva la materia trattata sui problemi ancora sconosciuti sulla vita del nostro organismo; un vero trattato scientifico alla mano non solo dei ragazzi ma anche degli adulti che, dopo gli anni lontani della scuola o hanno dimeticato o non hanno mai appreso. Volume che merita di entrare e restarvi in tutte le biblioteche scolastiche e in quelle dei vari circoli di cultura popolare delle città e dei borghi.

Dovrebbe essere un vademecum scientifico di valido interesse che i parenti farebbero bene e regalare — e che regalo! — ai loro figli, od amici, in occasione di felici anniversari di famiglia o quale premio di una promozione scolastica o conquista sportiva.

Questo «meraviglioso Fulax» che l'autore ha creato e gli ha infuso un soffio divinatorio, sotto lo schema ed i nomi creati dalla pura fantasia, ci riporta alla realtà moderna della vita quotidiana. Fulax, dal nome strano, è nient'altro che uno gnomo, un folletto, uno spiritello buono e intelligente uscito quasi dalle lontane favole: un omino di pochi centimetri, forse millimetri o meno ancora, talvolta invisibile, impalpabile, inafferrabile, che si sposta a piacimento da un capo all'altro del nostro organismo, attento a tutte le funzioni che dirige a puntino, in maniera perfetta affinchè ciascuno di noi goda la vita fisica e fisiologica. Attraverso le av-

venture di Fulax il lettore impara a conoscere tutto il corpo umano con le sue indispensabili funzioni di respirazione, circolazione, digestione, lo scheletro, i sensi, il sistema nervoso e la loro connessione e dipendenza l'una dall'altra; in modo così piano e facilitato dalle numerose tavole in nero ed a colori che lo ornano a schiarimento della materia. Ben ha fatto la sezione pedagogica del Dipartimento della Pubblica Educazione che lo ha attentamente esaminato, a raccomandarlo alle autorità scolastiche ed agli insegnanti. Ed è ancora una nuova benemerenza dell'Editore che sulla scia del nonno Alberto, umanista e letterato nei cenacoli culturali locarnesi di oltre sessant'anni fa, fondatore della tipografia omonima, più che per lucro, per divulgazione del sapere, di arte e di poesia, qual era lo scopo degli uomini locarnesi, al di sopra delle beghe di parte, che si ritrovavano in quel tempo con lui, ed erano i Pioda, i Balli, i Varenna, i Franzoni, i Rusca, i Giugni, i Nessi (o caro ridanciano Angiolino!).

Rocco Degiorgi

Il fondo del sacco

di Plinio Martini (Ed. Casagrande)

Plinio Martini si è fatto conoscere nel 1951 con un volumetto di poesie: «Paese così» che gli valse il premio Francesco Chiesa. Ora ha pubblicato da Casagrande, in bella edizione, un romanzo dal titolo: «Il fondo del sacco» dove il tema del paese si allarga a raffigurazione di tutta una valle: la Val Bavona. Miseria e poesia, amore e dolore sono costanti nelle pagine.

La val Bavona è bellissima valle, dominata dal Basodino, e sottomessa al fiume che scorre fra rupi e cascatelle, appartiene a Cavergno; sue sono le frazioni di Fontana, Ritorto, Fontanellala e Roseto. A maggio i cavergnesi si recano in processione fino all'oratorio di Gannariente. I cavergnesi emigrano in Olanda e in America per guadagnare, perchè in paese si stenta la vita e si ricevono due franchi a portare il letame tutta la giornata. I fatti raccontati sono realmente accaduti, i personaggi sono inventati ad eccezione fatta per don Giuseppe Fiscalini, che resse la parrocchia di Cavergno per mezzo secolo. La copertina è assai indovinata: reca il disegno, che illustra un paese della valle, fatto da un emigrante in America. Gori, diminutivo di Gregorio, si innamora di Maddalena una ragazza di buona famiglia delicata di sentimenti che è stata in collegio, veste bene, mentre Gori ha calzoni piene di toppe e le mani che puzzano di marmotta. Maddalena lo ama ugualmente perché lo sa intelligente ed è decisa a sposarlo, ma Gori è povero e decide di partire per far fortuna in America. «Mamma mia, dammi cento lire che in America voglio andar...», «Magari a caval d'una piattola - in America voglio andar...». Echeggia il ritornello per le case e le strade. Gori andrà in America e poi tornerà per prendere la Maddalena e sposarla. Hanno già fatto la promessa davanti al curato. Ma sarà bella vita in America? Qual è la vita più bella? Quella del paese o quella dell'emigrazione? Senza dubbio l'amor di paese è quello che prevale. La descrizione dell'alpe, la vita dell'alpigiano non è quella idilliaca cantata da Giuseppe Zoppi ma è l'opposto: è vita dura, sono i tempi magri di una volta per il nostro paese, l'emigrazione svuota le valli, in A-

merica si guadagna molti dollari, mentre in valle le famiglie numerose patiscono la fame, i bambini muoiono per denutrizione o crescono rachitici e quando si sale per il sentiero dell'alpe si deve attaccarsi alla coda delle bestie per non cadere in un precipizio tanto è folta la nebbia! Poi ci sono le disgrazie: bambine costrette a far da mamma ai fratellini, cascano nel fuoco e muoiono bruciate, gente dispersa e non più ritrovata, un uomo schiacciato da un masso agonizza lentamente, non possono liberarlo e gli portano un po' di camomilla prima che muoia. «E la sü in Valmagia gh'è pü da guadagn - gh'è domà l'me Pedro che fa sü i cavagn...».
Parte malvolentieri: qualcosa gli dice di non andare, di fare come i vitelli quando si inpuntano e non vogliono andare sul vagone. Dopo un po' che è in America, riceve la notizia che Maddalena ha preso freddo ed è morta di polmonite. Allora, nel ranch si dispera, piange e tira dei sospiri così profondi che le vacche si voltano a guardarlo. La vita nei ranchs non è bella, l'America è un paese senza amore. Sull'alpe vedeva le stelle di tra pioda e pioda del tetto, era un'altra cosa; le cascine dell'alpe erano comode e dal giaciglio, allungando la mano, si trovava subito il buco degli zolfanelli e il cavicchio del cappello. In America uno il suo paese ha tempo di ripensarlo tutto, fino ai ciottoli e alle lucertole, e ha tempo di parlare con tutti coi suoi vecchi, coi compagni di scuola: adesso ormai la casa della Maddalena è vuota e girare per le strade del paese c'è un gran sole da funerale estivo.

Il libro ci ricorda qualche pagina del libro di Piero Bianconi uscito recentemente: «Albero genealogico». E' pure un libro di emigranti.

Lo stile piacevole, ricco di parole dialettali[1]) e di gergo contadinesco, rispecchia fine sensibilità, amore per la valle, umorismo, fedeltà di immagini, nostalgia.

Alma Pedroli-Vacchini

---

[1]) (buscela) è un pane di farina di frumento. (biava) è la segale. (feugh) è il fuoco per accendere il forno. (mica, michi, michia) è pane di frumento di tre once.

Notizie desunte dall'epistolario inedito di Angelo Somazzi alla moglie

Bellinzona, 14 marzo 1833. La tua lettera mi ha dato la vita tra queste rovine di esosi castelli, tra queste dirupate montagne coperte di neve e di nebbie, parmi ch'io pure sia una rovina vivente.

L'ora è tardissima, piove dirottamente, Franscini mi dà la buona notte [1].

Lugano, 1. aprile 1833. Perdona la fretta con cui ti scrivo. In un albergo, in mezzo a una turba di mangiatori, che fanno un fracasso d'inferno, con un «*turututela*», che sta cantando e strimpellando diavoloscamente al mio fianco, con un rumore di piatti davanti e da lato, otto politicanti che a chiacchiere pesano il mondo, come poss'io raccogliere i pensieri e scrivere come vorrei?

Bellinzona, 18 aprile 1833. Questa maledizione di clima mi contrista. Fiocca alle alture, qui piove a diluvio, tira un vento da gelare e sembra voglia scrollare da cima a fondo gli antichi castelli e le rupi che li sostengono. Se non siamo in casa

---

[1] Il 3 marzo precedente, il Consiglio di Stato e i suoi uffici si erano trasferiti per il turno sessennale da Lugano a Bellinzona. Il Franscini cancelliere e il Somazzi primo segretario della pubblica istruzione alloggiavano nella medesima camera in casa Jauch nel quartiere di San Giovanni, fuori della porta Co' di Borgo o Tedesca. Il Jauch era spedizioniere, e aveva sposato la signora Fiorenza Fulcini di Lucerna. L'unica loro figlia era maritata a Giovanni Bonzanigo di Bellinzona.

del diavolo, siamo certo nell'atrio dell'inferno!

Bellinzona, 6 maggio 1833. Molo e Mariotti ambirono la carica di presidente del Gran Consiglio. Molte combinazioni favorevoli al secondo non bastarono a farlo trionfare. Il sindaco di Bellinzona, il vice-presidente del Gran Consiglio ha fatto un tombolo, e ha lasciato a Molo il seggiolone e il campanello presidenziale. Mariotti ebbe 52 voti affermativi e 49 negativi, i suoi partigiani, credendo vinta la partita ne sparsero la novella per Bellinzona. Fu un grido di vittoria che durò poco e si cangiò in un grido di disperazione. Cinquantanove voti furono per Molo e noi allora ci rallegrammo e non per l'uomo, ma per la buona causa ch'egli sostiene.

Qui abbiamo l'ex landamano Quadri.

Bellinzona, 17 maggio 1833. Il papà — consigliere Bernardo Soldini di Chiasso — sta bene e mangia, e beve e passeggia e sta tanto allegro quanto può.

Qui io sono isolato come un parafulmine sul tetto.

Bellinzona, 20 maggio 1834. La morte ha rapito il più anziano dei nostri impiegati di cancelleria, il povero Mansueto Taddei. Era un eccellente scrivano, amicone della bottiglia, rosso come un gambero cotto, spolpato come il nostro Gatti e stizzoso come una donnicciola se alcuna le dice *brutta,* sì che io non sono giunto a tempo a dire un *requiem* sulla sua tomba. Gli sarà surrogato il Veladini.

Il Sig. N. Jauch, dott. fisico, di molto sapere, di grande attività, è uomo di cuore, di eccellente condotta e cacciatore appassionato.

Bellinzona, 10 marzo 1834. Il latore della presente è un signor Rimoldi che da quattro anni educa i figli del signor Polar di Breganzona.

Bellinzona, 16 giugno 1834. Io continuo ad ascendere il mio calvario, ma spero di non essere crocifisso.

La zia Maddalena era la sorella maggiore di mio padre e la moglie di Giovanni Gilardi (1757-1819), costruttore di edifici civili a Mosca e, dopo l'incendio della città (1812), ebbe parte alla riedificazione del Kremlino. Di lui il cav. Giocondo Albertolli disse che disegnava come un angelo.

Cecchina Gilardi, morto nel 1834, era figlia del cav. Domenico e di N. Farina di Lugano, nipote del vescovo di Padova, Modesto Farina. Io avrei dovuto sposare quell'angelica creatura, ma credeva allora che io non doveva sposare donna più ricca di me.

Milano, 22 ottobre 1834. Domani sera partirò per Venezia colla diligenza. Prima non sono potuto partire per le formalità dei recapiti.

Quanto al mio viaggio col sig. Fumagalli e con sua moglie, non poteva essermi più noioso. Una signora ricca e senza spirito è una minestra senza sale. La nostra conversazione non poteva essere che uno scandere di parole inconcludenti e senza idee. La signora è una di quelle donne grandi e paffute, che nelle canne del naso hanno un deposito di «corada», e che ad ogni tratto si addormentano e russano.

Airolo, 4 agosto 1836. (L'ing. Angelo Somazzi era stato precedentemente nominato capotecnico cantonale). Parto a momenti per la Valle Bedretto. Spero che il colera non si avvicini a Gentilino.

Cevio, 29 settembre 1836. L'altro ieri ho fatto una ispezione nei monti dirimpetto a Cevio, la quale non mi ha stancato, mi ha per altro fatto sudare assai più che non fece il ballo del 1834.

Il povero Carlo Sassi si è anch'egli arrampicato per uno di quei dirupi e, grazie al cielo, non gli è accaduto nessun male. Una visita siffatta poteva essere assai pericolosa se ci fossimo indugiati sino a sera in quelle balze senza strada e quasi sempre senza sentiero.

Locarno, 27 luglio 1839. Mi rallegro del molto frumento raccolto nei fondi di casa.

Locarno, 19. XII. 1839. (Dopo la rivoluzione dei carabinieri).

Tuo padre sta benissimo, io pure. Qui tutto procede di bene in meglio. I consiglieri di Stato sono: Franscini, presidente, Reali ingegnere, avv. Poglia, G. Filippo Lepori, Bernasconi avv. Manfredo, Molo Gius. Antonio, seg. di Stato avv. Pioda.

Oggi si compone il Tribunale d'Appello. Torno al Gottardo. E' arrivato l'ing. Negrelli e vado a riceverlo.

Chiasso, 20 XII. 1839. Mi sono recato da solo a Melide e da Melide a Chiasso in compagnia di Pierino Matti [2]. A Chiasso i tuoi di casa, tutti bene.

Locarno, 21. 1. 1840. La mia conferma nell'ufficio di ingegnere in capo mi è più di peso che di consolazione. Io prevedo tutte le gravissime difficoltà della mia carica.

Locarno, 23. 2. 1840. Io lavoro dalle otto della mattina alle quattro pomeridiane senza uscire, poi dalle sei pomeridiane alle due e molte volte alle quattro ed alle cinque dopo la mezzanotte. Dormo pochissimo, mangio poco, sono sempre al mio caminetto e passo le giornate e la notte solo e lavorando quanto un uomo può lavorare.

Ho quasi riordinato da cima a fondo tutte le cose d'ufficio e dopo una quindicina di giorni spero che il mio ufficio sarà regolare e bene ordinato, come un bello e buon orologio di Brequet.

Allora poi verranno le occupazioni più serie e della più grande responsabilità, e vengano pure. Sento che il mio spirito è più sano e meglio nudrito dal lavoro.

Io farò una tale abitudine a questa vita d'esercizio e di produzione mentale che mi creerò mille nuovi godimenti, mille segrete dolcezze. Oh! quanto è bello e utile il lavorare! E' vero che il mio è lavoro di pazienza e non di genio, pure è lavoro ed io sento che mi fa bene e me ne farà sempre più.

Locarno, 10. 12. 1840. Oggi ho presentato al Consiglio di Stato il mio rapporto sul progetto della strada da Melide a Morcote e spero che finalmente vedremo anche questa. Qui si lavora sempre e sempre. Ho tre giovani in ufficio e non bastano. Le esigenze sono infinite, le seccature senza numero, ed io mi rassegno e fremo e tiro innanzi. E' una gran brutta vita questa dell'impiegato come la mia.

Locarno, 13. 1. 1842. Pioda figlio è consigliere di Stato, Gagliardi Pfifer è segretario. Pioda ha avuto soli 48 voti, Gagliardi 66. Questi due giovani sono in un campo dove è assai più facile far male che far bene. Il primo è più pericoloso ed ha più mezzi e più espedienti dell'altro. Ha anche il vantaggio delle lingue ed è legato alle sette italiane e farà più strada.

I lavori del mio ufficio sono troppi e non si può reggere a darvi spaccio.

Ho presentato al Consiglio di Stato un progetto di un nuovo sistema di manutenzione stradale e il Consiglio lo ha adottato, ma con una lieve modificazione. Poi il progetto fu presentato al Gran Consiglio, che lo diede all'esame di una Commissione. Questa ha malintesa la cosa e quello che l'ha intesa peggio è stato il mio amico Lucchini. Il progetto sarebbe dunque caduto. Io allora ho parlato a parecchi membri del Gran Consiglio, i quali hanno tutti approvato il mio sistema, e perciò spero che il mio progetto non cadrà, ma sarà rinviato al Consiglio di Stato, affinchè lo presenti nel prossimo mese di maggio con regolamenti e capitoli relativi.

---

[2] Pierino Matti, giovinetto, unico figlio maschio del signor Pietro, bello, molto simpatico e gentilissimo. Vedi «Il Cantonetto». La famiglia Matti di Chiasso. (1960, n. 3, pag. 58).

Locarno, 14. 2. 1842. Ieri sera il Fogliardi mi ha assalito con violenza in Gran Consiglio, dicendo che sono sempre stato lontano dal capoluogo, che non ho presentato in tempo il programma del nuovo sistema di manutenzione stradale, che sono un trascurato e che so io. Franscini e Luvini mi hanno difeso e sostenuto. Fogliardi ha della ruggine vecchia con me e non potendo disporre di me a suo modo, cerca di allontanarmi dal posto di ingegnere capo. Egli lavora e i Pioda lo muovono sotto mano.

Questo sfogo fogliardesco è molto spiaciuto a tuo padre e mi ha procurato il piacere di vederlo da me.

Si parlò così alla larga che sarebbe dignitoso per me dare le mie dimissioni ed io sono disposto a darle e le darei di tutto cuore se non fosse un far ridere quel baggiano. Per ora preferisco di stare al mio posto a suo marcio dispetto, ma voglio difendermi e provare al Consiglio di Stato che egli ha torto e che i suoi rimproveri sono ingiusti. Se a questo grand'uomo di Melano capiterà col tempo qualche dolore di testa, vedremo poi come saprà cavarsela egli che si crede di aver creato le due Americhe.

Malgrado questa puntura di zanzara alquanto fastidiosa, io sono di buonissimo umore e ne ho stillato un poco in un apologo improvvisato che ha per titolo: «La scimmia teologo». In questa è adombrato il Fogliardi, che, a dispetto di tutti i santi, vuol fare il sapiente.

Angelo Somazzi

In memoriam:

Dir. Maestro Romeo Coppi

Sig.re Sig.ri

Romeo Coppi non è più. Si accasciò di schianto, in casa Sua senza neppure che la Sua fedele compagna, la buona Signora Rosa che era a Lui vicina se ne accorgesse. Si spense nel silenzio senza sofferenze, come si spegne il lume inaridito, vittima anche dei freddi di questa stagione a tutti molesta, a Lui fatale per i suoi particolari rigori.

Il 23 di questo mese avrebbe compiuto gli 80 anni, bel traguardo cui forse segretamente mirava pur rilevando un declino che da tempo, se pur lentamente denotava, allorquando, e fin che poté, lasciava la Sua dimora per ripercorrere la solita via che lo portava nel pubblico, tra amici e conoscenti.

La vigoria che per tanti anni ebbe quale dote peculiare, pareva non dovesse venirGli mai meno poichè sorretta da una ferrea forza di volontà, ma l'usura del tempo doveva minarne la salda fibra e aver ragione di Lui.

Davanti alla Sua salma noi ci chiniamo ora grati, riverenti e commossi.

Dire di Romeo Coppi, delle Sue vicissitudini, delle Sue multiformi attività non è facile. Fu una vita laboriosa la Sua sotto molti aspetti e fin dalla fanciullezza.

Nato nel 1891 a Someo, nella rupestre Valle Maggia, quando la sola attività si riduceva al lavoro di una terra scarsa e ingrata, quando il fiume scorreva ancor libero e spesso turbolento e minaccioso con tutte le sue acque non ancora convogliate e domate dalle esigenze del progresso, quando molti convalligiani sceglievano o erano costretti a scegliere per necessità di vita la via dei mari, Egli conobbe dapprima la dura vita dei campi e dei monti, temprando così le Sue forze e il Suo carattere alla austerità ed alla durezza di quell'ambiente.

Così forgiato e temprato, anche per lo

avvenire, pur subendo l'influsso di altri usi e di altri costumi, Egli conserverà quella Sua originaria impronta.

Lasciati i campi e passato alla Magistrale, la Normale di un tempo, conseguì brillantemente la patente di maestro e fu così che venne a Mendrisio dove si stabilì, formò in seguito la Sua famiglia e crebbe i Suoi figli. Mendrisio divenne il Suo paese di elezione e non lo lasciò più.

Alle scuole locali diede 40 anni di solerte attività. Solo questo è già di per se stesso alto titolo di benemerenza. Successivamente conseguì la patente di scuola maggiore, passò a quell'ordine di scuole, ne assunse la Direzione, mansione che tenne con saldezza ed energia fino ai prescritti limiti di età e cioè fino al giugno 1956.

Quarant'anni. Chi vive fuori dalla scuola non può per certo apprezzare nella giusta misura gli sforzi di sì lunga attività. Insieme con le poche gioie e sodisfazioni, quante ansie, quanti sacrifici e anche quante amarezze. E quella era la scuola di altri tempi. Sacrifici e amarezze quando ad onta di tutto, come se il seme gettato fosse caduto su aride zolle, occorre rifare parte del cammino percorso, prodigarsi di più perchè il tempo incalza, perchè qualcosa di dentro sprona a fare, a esortare, a incitare. Gioie e sodisfazioni che giungono talora insperate, quando le giovani menti riescono a ripagare gli sforzi compiuti e a dare contezza che questi sforzi non furono vani.

Romeo Coppi si prodigava per la scuola, sapeva arricchire il Suo insegnamento di nozioni che si riferivano alla vita pratica, rendere facili e comprensibili anche argomenti apparentemente aridi, ricorrere a dimostrazioni sperimentali, portare i Suoi allievi a contatto con la natura, alla osservazione diretta, meritandosi consensi ed elogi anche dai Suoi superiori.

Come Direttore era riconosciuto il Suo zelo, nulla trascurando, talvolta apparendo persin duro sia con gli allievi sia con i docenti e se taluni Suoi interventi potevano saper di amaro, dobbiamo capire quanti anche fossero doverosi e giustificati. E' fatale, è umano anche ciò e giova talora, per quanto inviso, anche un richiamo che mitighi certe velleità, scuota dal torpore e distolga da certe inosservanze come uno stratto alle redini rimette il cavallo a quella andatura che, per un po' lasciato a sé, già allentava.

Contrariamente a quanto poteva talora denotare il Suo aspetto, non era burbero, né severo. Gli piaceva conversare vuoi nella scuola, vuoi tra i docenti coi quali cercava sempre di mantenere rapporti cordiali e aveva il dono di saper arricchire il Suo linguaggio con sottili arguzie, che servivano talora a schiarire orizzonti nebulosi e a dissipare malumori e ombre.

Così pure con tutti e, per quanto di principi saldi e precisi, riusciva in qualsiasi circostanza a trovare la via di mezzo, evitando in tal modo contrasti e dissidi, che in genere non approdano a felici conclusioni.

La Sua opera riuscì valida nella scuola: promosse l'istituzione del servizio medico scolastico e della cura dentaria, i quali ormai sotto altra forma sono ora estesi a tutti. Istituì la ginnastica correttiva come necessità allora riconosciuta e ora non più condivisa per nuove concezioni di ordine igienico.

Dotò le nostre scuole di banchi in base a nuovi criteri pratici e igienici, buoni per allora e oggi superati, e lasciò la scuola col rimpianto di non essere riuscito a dare un nuovo e definitivo assetto alle aule, il quale però arriverà più tardi, ma per la sua completezza attende ancora soluzioni. Per certo, con ben altra serenità d'animo, io penso, avrebbe lasciato la scuola se anche a questo proposito avesse potuto veder coronati i Suoi sforzi.

Nulla, per quello che poteva allora dimostrarsi utile e necessario ha lasciato di intentato e nessuna negligenza può esser-Gli imputata dimostrando sempre una te-

nacia, che era l'espressione più genuina del Suo carattere.

Egli non visse però soltanto della scuola e per la scuola. Si dedicò pure ad altre istituzioni di non lieve mole e che richiedevano pur sempre tempo, capacità e dedizione. A favore della Pro Juventute fu delegato comunale e poi Segretario distrettuale per parecchi anni, dedicandovi attività e abnegazione; un'attività questa che si svolge nell'ombra e che in genere passa inosservata, ma che ha le sue esigenze, specie in determinati periodi dell'anno. Si occupò a lungo dell'Ente cura marina e della colonia di vacanza per cui doveva accompagnare bambini al mare, a Rheinfelden o altrove. Attese all'Ufficio dell'orientamento professionale, della divulgazione, e ciò fino allo scorso anno, degli opuscoli delle Edizioni svizzere per la Gioventù.

Ma Romeo Coppi non era tutto qui.

Sentiva sempre il richiamo irresistibile della Sua valle e dei Suoi monti. Fin che parenti Suoi vissero a Someo, a chiusura dell'anno scolastico ritornava lassù pieno di nostalgia e poi saliva all'Alpe di Robiei da cui non poté mai staccarsi. Vi salì per oltre 50 anni, prima che venisse eretta la capanna alpina, alla inaugurazione della quale partecipò e vi ritornava durante il periodo delle vacanze estive.

Lassù era il Suo luogo di elezione, che, con un più facile respiro Gli apriva più vasti orizzonti e Gli empiva l'anima di gioia. Da pochi anni non ci andò più. Le diminuite forze frenarono il Suo impulso, costringendolo a rinunciare a quanto aveva di più caro.

Inoltre si occupava di apicoltura. Possedeva fino a non molti anni fa parecchi alveari ai quali dedicava assidue cure ed una competenza profonda, e ciò più per assecondare un Suo radicato attaccamento alla natura che a scopo speculativo. Ne parlava spesso e con piacere e con un certo orgoglio, quasi per trovare sollievo. E questo sta a dimostrare il Suo amore alla natura, amore che in senso più lato estendeva a tutto quanto di bello Gli stava attorno, regno della fauna e della flora nel nostro Paese. Per questo amava i nostri monti sui quali saliva appena poteva, tutto osservando con attenta e acuta penetrazione, riportando fiori, talora insetti e rocce in ispecie, parte delle quali, tra cui bellissimi cristalli di quarzo della regione del Basodino, stanno ancora nelle nostre scuole.

Alla famiglia, coadiuvato dalla attiva e tenera consorte, dedicò le più assidue cure per crescerla onorata e distinta. La perdita di un figlio in tenerissima età procurò loro grave amarezza.

Non possiamo sottacere la Sua partecipazione alla vita politica del nostro borgo, militando con convinzione profonda e senza titubanze nelle file del Partito liberale, rispettoso delle opinioni altrui. Per parecchie legislature fece parte del Consiglio Comunale e di varie Commissioni. La Sua indole, come in ogni altro campo, non Gli concedeva di restare passivo. Esponeva ognora le proprie ragioni e i propri punti di vista assennati e meditati, nell'interesse superiore della comunità.

Passato al beneficio della pensione 15 anni fa, accettò di buon grado la non facile carica di membro del Consiglio di Amministrazione dell'Ospedale della Beata Vergine, non lesinando fatiche per il buon andamento dell'Istituto.

Era stato tra i fondatori della sezione ticinese dei Giovani Esploratori e istruttore di quella di Mendrisio, membro attivo della società dei maestri liberali ticinesi «La scuola» e della fransciniana Demopedeutica, che qui doverosamente Gli porgono per bocca mia il loro estremo saluto.

Ora Egli non è più con noi, più non Lo vedremo passare, come in questi ultimi tempi, un po' curvo sotto il peso degli anni, con quel Suo incedere un po' lento ma non incerto; più non potremo

scambiare pensieri e opinioni, ma resterà in noi il ricordo della Sua cordialità e della Sua gentile benevolenza, vieppiù accentuata e affinata, verso tutti e da tutti ricambiata. Nel pensiero Egli continuerà il colloquio con noi e Lo si ricorderà come già si faceva ora, ancora tra i vivi, purtroppo assente di persona!

Sarà pur sempre grato il ricordo di chi, vivendo, ha saputo lasciare buona memoria di sé ed ora riposerà in pace nella consapevolezza, per dirla col poeta, che «sol chi non lascia eredità di affetti poca gioia ha dell'urna».

Con questi sentimenti e riconoscimenti ci accomiatiamo da Lui, grati per quanto, a costo sovente di gravi sacrifici, non sempre dovutamente riconosciuti, ha fatto per la scuola e per il paese .

Possiamo ben dire che Romeo Coppi ha ben speso la Sua giornata. Se una vita può dirsi ben spesa quando sempre e su tutto ha sempre imperato la più schietta onestà, dobbiamo qui dire che quella di Romeo Coppi fu davvero una vita spesa bene.

E questo che vale per tutti noi, sia di conforto ai Suoi congiunti, alla or vedova Sig.ra Rosa, al figlio ing. Rezio alla figlia Milena e rispettive famiglie, ai quali presentiamo ancora le nostre più vive e sincere condoglianze.

Giuseppe Prada

Si è spento Aldo Isella, ex direttore delle scuole maggiori di Bellinzona

Nel suo 75.esimo anno di vita, affettuosamente assistito dai suoi familiari, è morto il 6 maggio all'Ospedale San Giovanni il prof. Aldo Isella, già insegnante per molti anni nelle scuole di Bellinzona e direttore delle scuole maggiori.

Festeggiato dalle autorità e dagli allievi Aldo Isella lasciò la direzione delle scuole maggiori per raggiunti limiti di età nel 1961, dopo una vita onorata, interamente dedicata alla scuola e alla famiglia.

Nato e cresciuto a Morcote, apparteneva a due casati illustri: la famiglia degli Isella, patrizia di Morcote, che ha avuto ingegneri, architetti, artisti e educatori famosi tra i quali un direttore delle scuole di Rio de Janiero, un direttore delle scuole di Parma, insegnanti e direttori a Buenos Aires, a Lima, un professore di filosofia all'Università di Bologna e decine di insegnanti nelle scuole di ogni grado nel Ticino: e la famiglia Polari, del grande avvocato Gaetano Polari, giornalista, glottologo e professore al Liceo di Lugano con Lavizzari, Curti. Aldo Isella frequentò le scuole a Morcote e poi a Torino l'Accademia Albertina per diventare pittore.

Ma aveva la scuola nell'animo. Preparato dall'Ispettore scolastico Teucro Isella, morcotese, entrò alla scuola magistrale e fu caro al direttore Carlo Sganzini che, appena patentato nel 1918, lo volle alla scuola pratica annessa all'istituto. Erano gli anni in cui Carlo Sganzini cercava le sue direttive nell'alta speculazione filosofica, nella sperimentazione viva e nella vita.

Accennando alle scuole pratiche, in quegli anni lo Sganzini scriveva: «A questo importantissimo organo del nostro istituto cerco di dedicare le maggiori cure ed è da esso, posso dire, che ritraggo le maggiori soddisfazioni. I miei sforzi tendono a far sì che intercorra perfetta armonia tra l'insegnamento pedagogico e la pratica educativa che in esso vien svolta, cosicchè abbiano a servire realmente al

loro duplice ufficio di campo sperimentale per ricerche teoriche, di fronte dunque a cui la scienza pedagogica attinge, e di pratica applicazione e materializzazione concreta delle vedute dottrinali».

Con l'apertura delle maggiori di Bellinzona e con la partenza del prof. Sganzini il quale, compiuti i primi due trimestri dell'anno scolastico 1922-23, lasciò le normali per occupare la cattedra di pedagogia all'Università di Berna, Aldo Isella si trasferì alle scuole maggiori di Bellinzona.

Nella sua lunga e onorata carriera di insegnante e di direttore, Aldo Isella portò dai suoi avi spirito artistico, chiarezza di parola e amore per il dovere, per la scuola e per i suoi scolari: fu scrittore arguto e novelliere brioso e membro fondatore della Commissione cantonale della radioscuola.

Noi lo ricordiamo come il maestro del buon senso, del senso pratico, dell'azione rapida, essenziale, immediata: quindi vero maestro di scuola attiva, geniale, di una genialità coltivata nella scuola d'arte, come gli artigiani della sua Morcote, che tutto sapeva usare nella scuola — dal gesso al legno, dal cartone di scarto buttato via ai barattoli vuoti, dai rottami di una officina qualsiasi ai turaccioli usati — per costruire, o meglio, far costruire agli allievi qualcosa di palpitante, dal sapore di macchina, che funzionava o qualcosa che si poteva usare e che serviva, immediatamente, facilmente e con diletto.

E per questo sapeva far amare agli allievi la scuola e il maestro, lui che non era il «maestro», ma il compagno più esperto nel lavoro. Fondamentalmente buono, anche se burbero a tratti, sempre arguto, noi lo ricordiamo soprattutto per molti atti di bontà ch'erano comprensione per ogni situazione di disagio, intellettuale o sociale, che tanto sovente nelle scuole maggiori di allora s'avvertiva.

Sergio Caratti

Fu tra i pionieri della Radioscuola

Aldo Isella fu tra i pionieri della Radioscuola. E' interessante e anche commovente leggere le parole con cui egli stesso ha rievocato le impressioni provate in occasione delle prime lezioni radioscolastiche. Siamo nel 1933.

Ecco: ricordo che tutto cominciò con una telefonata; l'amico professor Ugo Tarabori, segretario del Dipartimento della Pubblica Educazione, mi chiedeva che passassi nel suo ufficio. Che sarà? Che cosa vorrà? Mille pensieri mi attraversavano la mente: nessuno però che si riferisse alla radio. L'allora capo del Dipartimento, onorevole Enrico Celio, mi accolse cordialmente e mi disse: — Senta, signor Isella. Lei mi deve fare un piacere: stare vicino al professor Bianchi che abbiamo incaricato di preparare una esperienza radioscolastica... —

Accettai l'incarico, ma appena varcato il portone della vecchia Residenza cominciai a misurarne la portata e le difficoltà. «Lei deve stare vicino al professor Bianchi...» — andavo ripetendomi.

Il caro amico Walter Bianchi, troppo presto scomparso, non aveva certamente bisogno del mio aiuto, ma tuttavia fu ben lieto di avermi vicino il giorno in cui, dopo avergli presentate... le credenziali, mi recai con lui alla Radio per essere ricevuti dal direttore Vitali... che non arrivava mai!

Bisogna sapere che in quei primi anni di vita la RSI era circondata da una certa qual aria di mistero: chi svoltava il ponte del Cassarate per dirigersi allo Studio era considerato un personaggio importante, che andava a... parlare «col mondo». Ma che problema essere ricevuti dal Di-

rettore! Finalmente, Bianchi ed io riuscimmo ad ottenere il desiderato colloquio. Desiderato e... brevissimo.

«Che facciamo?» ci chiese il Direttore. E poi: «Vediamo un po'...» — La solita frase di quando non si vede nulla. «Ci sarebbe... La Capanna del Bertuli... una bella trama, interessante, con ragazzi come protagonisti... Si potrebbe provare...»

«Sta bene: proviamo», rispondemmo. E il colloquio finì. Ma non le preoccupazioni, si capisce.

Qualche tempo più tardi venne la mia volta. Mi fu affidato il tema: «Pronti, chi parla?» e... cosa inaudita per quei tempi, mi incaricai di una cronaca diretta, ciò che significa una emissione senza copioni, senza accordi presi prima con le persone interessate, senza prove! Si va alla Centrale telefonica di Lugano col giovane Galfetti — ricorda professore? — con due tecnici e... un bel rotolo di filo.

Avanti: dentro e fuori da una sala alla altra, con il serpente di filo e il povero Bonzi preoccupatissimo di ficcarmi il microfono sotto il naso. Io cerco di imbastire quella che oggi si chiama un'intervista un po' con tutti: col direttore, con le telefoniste con una sorvegliante che — ricordo — non riuscivo più a far tacere... Che roba sia saltata fuori da quella avventura, il sottoscritto non l'ha mai saputo: niente incisione, niente critica, niente eco... Questi furono i primi passi della radioscuola: incerti, duri, difficili... E io che dovevo aiutare il povero Bianchi e il povero Bianchi che credeva di essere aiutato da me! Ma da quei primi passi incerti, fatti nel buio, da quella prima timida fiammella accesa dall'entusiasmo, possiamo dirlo con orgoglio, è nata una bella fiamma: la nostra radioscuola odierna, che si accompagna decorosamente alle radioscuole della Svizzera francese e della Svizzera tedesca, raggiungendo mete che nè io nè il caro Amico scomparso pensavamo si potesse raggiungere.

Maestro Michele Rusconi

Il passato 18 marzo, si sono svolti al tempio crematorio di Lugano i funerali di Michele Rusconi, deceduto a 75 anni. Era uno fra i più stimati maestri e persona socievole, colta e arguta.

Nativo di Bedano, aveva vissuto la vita del villaggio e le sue tradizioni, divulgate in un noto libretto di Vittore Pellandini da Arbedo, sposato a una bedanese, già capostazione a Taverne e a Giubiasco.

Il padre Rusconi faceva il ferraio, anzi, era un artista del ferro battuto, e da lui venne alla famiglia l'appellativo Ferrée.

Michele, superata la scuola elementare, frequentò il primo anno della scuola maggiore all'Istituto Rusca di Gravesano e gli altri due ad Agno, allievo di Bernardino Negri da Serocca, di Rocco Marcionelli da Manno e di Camillo Pedrazzini da Campo Valmaggia, stabilitosi nel borgo plebano, fiori di docenti tuttora vivi nel ricordo degli anziani.

Con la licenza conseguì nel disegno la menzione onorevole e il premio istituito dai coniugi arch. Carlo e Giuseppina Frasca da Breganzona[1]) consistente in una medaglia d'argento della quale il premiato si sentiva orgoglioso.

A Locarno seguì gli studi magistrali sotto la direzione del dott. Mario Jäggli, di felice memoria, e nel 1915 ottenne la patente di maestro elementare.

Fu maestro per vocazione dapprima a Taverne di Torricella, non lontano da Bedano, apprezzato da tutti.

Correvano allora gli anni della prima guerra mondiale e anch'egli partecipò al-

[1] Vedi: La medaglia Frasca nei ricordi di un premiato. L'Educatore, n. 3-4, 1961.

le dure, lunghe mobilitazioni. L'ultima nel novembre 1918, a tutela dell'ordine e delle istituzioni democratiche, concomitante allo sciopero generale, proclamato dal comitato di Olten, venne funestata dalla grippe.

Ritornata finalmente la pace, il maestro Rusconi riprese la scuola e poté prepararsi agli esami di abilitazione all'insegnamento nella scuola maggiore, sostenuti nel luglio successivo con esito lodevole.

Nel 1921, eletto al posto di maestro elementare a Lugano, gli veniva assegnata la prima classe maschile delle scuole centrali.

Edo Rossi, da par suo, sulla rivista «La Scuola» di aprile, ne ha posto in luce l'inconfondibile figura di educatore e di studioso nei seguenti passi:

«Michele Rusconi ha impersonificato a Lugano il Maestro, in particolare il maestro dei piccoli, dei bisognosi di attenzioni speciali, il maestro verso il quale i fanciulli vanno con moto spontaneo come vanno sempre verso le persone che li sanno amare. Per queste sue particolari doti il compianto Direttore delle scuole comunali di Lugano, prof. Ernesto Pelloni, gli affidava, nell'anno scolastico 1931-32, la direzione di una delle prime classi differenziali istituite nella scuola pubblica ticinese e lo incoraggiava a frequentare i corsi alla Scuola Magistrale Ortofrenica di Firenze, nella quale Michele Rusconi conseguiva, nel 1933, il diploma di specializzazione.

Il maestro Rusconi tenne la classe differenziale durante otto anni aggiornandosi costantemente nelle tecniche dell'insegnamento per i fanciulli meno dotati e contribuendo con il suo lavoro e la sua umanità a far sì che si sviluppasse quella «coscienza» di situazioni e realtà della nostra scuola, coscienza che sta ora operando verso soluzioni positive anche rispetto al problema delle scuole speciali.

Affabile e socievole, dalla parola facile e sciolta, a tratti bonariamente arguta, sorretto da cultura volta prevalentemente verso i valori umanistici e storici, sapeva accostare con semplicità e cordialità l'umile o il provveduto e, occorrendo, sempre era pronto, con quel suo particolare largo sorriso, a consigliare, ad aiutare.

Con la scuola, ha amato profondamente il Paese, specie il lembo della sua terra nativa, al quale era attaccatissimo, del quale conosceva fisionomie, tradizioni, gioie e dolori e al quale accorreva ogni volta che le pause del lavoro glielo consentivano per trarne, dal silenzio o dai fruscii dei boschi e dei campi, dagli incontri con le persone o con le cose, incentivi per meditazioni e stimoli per operare nel bene».

Un mio figliolo fu pure alunno del bravo Rusconi. Rammento di averlo atteso verso mezzogiorno d'una giornata di fine aprile, al cancello di Corso Pestalozzi. Apparve la sua classe, tutti con un foglio in mano e alcuni sul marciapiedi a gridare «componimentino», «pensierini». Lessi la paginetta del mio frugolo, nella quale con qualche errore si diceva pressappoco. Questa mattina il mio maestro era uscito dai gangheri. In piedi aveva la faccia rossa e con la voce alzata rimproverava due monelli che, non mortificati, tenevano la testa alta e quando non erano guardati da lui, uno faceva le spallucce e l'altro metteva fuori la lingua. Vergogna! Il mio maestro robusto pareva Gulliver.

Nel 1952, il mo. Michele Rusconi, il prof. Brenno Vanini e il sottoscritto predisposero, incaricati dalla nostra Commissione dirigente, la cerimonia per lo scoprimento del medaglione in onore dell'on. professore e scrittore Antonio Galli al Liceo cantonale.

Una domenica mattina nell'aula magna del Palazzo degli studi si svolse l'assemblea della Demopedeutica, a cui seguì nel corridoio al piano del Liceo l'i-

naugurazione del ritratto marmoreo del benemerito Galli.

«L'allocuzione inaugurale del prof. Virgilio Chiesa, riferì un cronista, fu preceduta da parole del mo. Michele Rusconi, a nome della fransciniana Demopedeutica, e seguita da un discorso del rettore prof. Silvio Sganzini, in nome del Ginnasio e Liceo».

Dal giugno 1962, durante due quadrienni, il Rusconi fu vicepresidente della Società «Amici dell'Educazione del Popolo» e collaboratore dell'Educatore.

Né va dimenticato che era stato membro del Consiglio comunale di Lugano in rappresentanza del partito radicale democratico.

Sentiva vivo affetto alla nativa Bedano, ospite dei suoi parenti, partecipava a feste e a funerali.

Il 13 febbraio scorso inviò al venerando Dir. Massimo Bellotti che ebbe la sventura di perdere la distinta consorte signora Margherita nata Liecti, queste commoventi condoglianze:

Egr. e carissimo amico,

Avrei voluto esserle vicino in queste ore di strazio per il suo nobile cuore, ma un'ostinata indisposizione m'impedisce di uscire di casa e solo coi pensieri più affettuosi e i sensi del più vivo cordoglio mi unisco a Lei ed ai suoi Cari per elevare lo spirito affranto alla venerata memoria della sua diletta sposa.

La mia indiscussa, sincera e spontanea simpatia risale ai lontani anni del mio insegnamento a Taverne (1915-21) quando non passava giorno senza che rivolgessi dalla mia scoletta lo sguardo sul riposante colle che fa da sfondo al grazioso giardino della sua villetta vaga e ospitale. E se me ne dimenticavo, ci pensava il treno con la sua fresca onda sonora a farmi compiere, come un rito, il consueto svago che mi permetteva di seguire il passo incerto del suo adorato babbo o il vagheggiar tra i fiori di una sua sorella o l'ammirato compiacersi di suo fratello farmacista.

Invece il suo arrivo da Chiasso era annunciato in paese da tutta la popolazione festante e specie con trasporto dai suoi parenti al «Motto» che si sentivano non poco onorati dai saldi vincoli di parentela che li univano. Così le prime fonti della mia incondizionata ammirazione per il suo edificante esempio di vita preclare sono stati si può dire d'origine casuale, esterne, ma ben presto a partire dalla mia entrata nella Demopedeutica e su fino agli ultimi periodi del mio insegnamento che mi serbarono il conforto e la gioia d'averla delegato scolastico validissimo e sempre in perfetto accordo con sè stesso, essi si fecero quanto mai ricchi di vita e di valori interiori.

Può quindi immaginare quanto intimamente io senta l'accorata afflizione che pervade in queste gelide ore la sua casa, ove l'austerità dell'indole familiare godeva la costante giovialità di chi tanto si voleva bene nella serenità del più elevato umano sentire.

A lei, alle sue figliuole, ai suoi congiunti il mio fraterno affetto.

M. Michele Rusconi

Dal contesto appare un presagio, molto significativo, della prossima scomparsa del carissimo Maestro.

Virgilio Chiesa

SCRITTI DI MICHELE RUSCONI PUBBLICATI SU L'«EDUCATORE»

La medaglia Frasca nel ricordo di un premiato n.ri 3-4, 1961.

L'ispettore scolastico Emilio Rotanzi, n.ri 1-2, 1962.

Affettuoso saluto a Don Lino Negri, n. 4, 1962.

Nostalgie di Bedano, n. 1

Risveglio di ricordi n. 2

Passatempi, n. 3

Istituto Don Orione, n. 4

Tutti del 1964

Ove vive lo spirito della Demopedeutica (M. Vittorio Fraschina) n. 3

Il caseificio sociale di Bedano n. 3

In memoria di Mario Jelmini n. 4.

In memoria del M. Paolo Boffa di Agno, n. 5, 1965.

Vacanze in Calanca, n. 2, 1966.

Ricordo della M.a Giuseppina Grassi, n. 2, 1967.

Le scuole centrali di Lugano e il loro piccolo mondo di ricordi, n. 2, 1968.

In memoria del compianto M. Edoardo Marioni ,n. 2, 1968.

Simposio di Studi letterari per i 100 anni di Francesco Chiesa

Questo Simposio è stato voluto dal GOVERNO DELLA REPUBBLICA DEL CANTONE TICINO e dal MUNICIPIO DELLA CITTA' DI LUGANO con il concorso di PRO HELVETIA nell'ambito della RASSEGNA INTERNAZIONALE DELLE ARTI E DELLA CULTURA LUGANO

PROGRAMMA

Giovedì 10 giugno 1971

TEATRO APOLLO

Ore 10.15 CERIMONIA UFFICIALE
OMAGGIO A FRANCESCO CHIESA
La voce delle autorità:
On. Ferruccio Pelli, sindaco di Lugano
On. Ugo Sadis
Consigliere di Stato del Canton Ticino
La voce degli scrittori:
Giovanni Bonalumi, presidente dell'Asosciazione degli scrittori Svizzeri
Giuseppe Prezzolini
«I primi cento anni di Francesco Chiesa»
Esecuzioni del Quintetto Barocco di Winterthur

Ore 12.00 Aperitivo al Kursaal

Ore 13.00 Pranzo in onore delle Autorità al Ristorante del Kursaal

SALA DI LETTURA DELLA BIBLIOTECA CANTONALE

Ore 15.30 Apertura dei lavori del Congresso
«Gli archivi svizzeri della cultura europea»
(Giancarlo Vigorelli, Roma)
«Intorno alle quattro letterature della Svizzera»
(Adolfo Jenni, Berna)
«Panorama delle lettere nella Svizzera Italiana del secolo di Chiesa»
(Adriano Soldini, Lugano)
«Testimonianza»
(Dante Isella, Pavia)
Discussione

AUDITORIO DELLA RADIO DELLA SVIZZERA ITALIANA

Ore 21.00 Concerto pubblico in onore dei congressisti
Orchestra della Radio della Svizzera Italiana diretta da Niklaus Aeschbacher

Parte prima
Wolfgang Amadeus Mozart
«Don Giovanni», Ouverture
Johannes Brahms
Serenata No. 2 in La maggiore op. 16

Allegro moderato / Scherzo-vivace / Adagio non troppo / Quasi Minuetto / Rondò allegro

Parte seconda

André Fr. Marescotti
«Aubade» per orchestra
Igor Strawinsky
Suite di Pulcinella... d'après G.B. Pergolesi
Sinfonia / Serenata / Scherzino-Allegro-Andantino / Tarantella / Toccata / Gavotta con due variazioni / Vivo / Minuetto-Finale

---

VENERDI' 11 GIUGNO

Sala di lettura della Biblioteca Cantonale

Ore 10.00 «Panorama delle lettere svizzero-tedesche nel secolo di Chiesa»
(Louis Wiesmann, Basilea)
«Testimonianza»
(M. Guttenbrunner, Vienna)
Discussione

Ore 15.30 «Panorama delle lettere nella Svizzera reto-romancia nel secolo di Chiesa»
(Leza Uffer, San Gallo)
«Testimonianza»
(Andri Peer, Winterthur)
Discussione
VILLA CIANI - LUGANO

Ore 20.00 Visita alla Mostra internazionale D'APRES
Omaggi e dissacrazioni nella pittura contemporanea

SABATO 12 GIUGNO

Sala di lettura della Biblioteca Cantonale

Ore 10.00 «Panorama delle lettere nella Svizzera francese nel secolo di Chiesa»
(Alfred Berchtold, Ginevra)
«Testimonianza»
(Georges Borgeaud, Parigi)
Discussione

Ore 14.45 Ritrovo in Piazza della Riforma, Municipio
Pomeriggio ricreativo culturale
CASTAGNOLA

Ore 15.00 Visita alla Pinacoteca di Villa Favorita

Ore 17.00 Dal debarcadero di Castagnola: gita sul lago

Ore 18.30 Arrivo al debarcadero centrale Lugano

DOMENICA 13 GIUGNO

Sala di lettura della Biblioteca Cantonale
GIORNATA PER FRANCESCO CHIESA

Ore 10.00 Omaggio italiano al poeta centenario
Interventi di Carlo Bo, Piero Chiara, Enrico Falqui, Mario Soldati, Bruni Migliorini
Discussione

Ore 15.00 L'uomo e l'opera nella testimonianza di scrittori della Svizzera italiana
«L'uomo dal passo lungo»
(Piero Bianconi, Locarno - Minusio)
«I libri di Francesco Chiesa»
(Reto Roedel, San Gallo)
«Chiesa nella vita del Ticino»
(Mario Agliati, Lugano)
«E adesso che si fa?»
(Felice Filippini, Lugano - Muzzano)
Discussione conclusiva

Ore 17.00 Chiusura del Simposio

A tutti gli insegnanti elementari!

Dirvi come controllare se i Vostri alunni hanno fatto bene i compiti non spetta certo a noi.

Ma come controllare se si puliscono bene i denti, sì!

In Svizzera, 90-95% di tutti gli scolari hanno i denti cariati. Suppergiù 40% di tutti i bambini fra 7 e 12 anni non si puliscono affatto i denti. Solo 5% li puliscono tre volte al giorno.
Queste cifre sono quanto mai allarmanti. Dimostrano chiaramente quanto sia importante insegnare ai bambini a pulirsi bene i denti. Perciò la Colgate Palmolive SA ha organizzato l'Azione speciale «Salva i tuoi denti rossi». Il materiale appositamente creato Vi aiuterà a illustrare ai Vostri alunni, in un modo facilmente comprensibile, gli effetti disastrosi di una scarsa cura dei denti e come curarli e pulirli per bene giorno per giorno.

L'Azione speciale comprende il seguente materiale:

- prospetti divertenti da distribuire agli alunni
- pastiglie rosse per il test dentocolor
- un grande cartellone da appendere in classe
- l'opuscolo informativo «Nemico N°1 della classe: la carie» destinato agli insegnanti.

Contribuite anche Voi a insegnare ai bambini la perfetta pulizia dei denti; prevenire è meglio che trapanare.

TAGLIANDO

ritagliare e inviare a
Colgate-Palmolive SA
Talstrasse 65, 8001 Zurigo

Gradirei ordinare il materiale per l'Azione speciale «Salva i tuoi denti rossi»

_____ numero di alunni _____ classe

Signor/Sig.ra/Sig.na _____

Scuola _____ Indirizzo _____

NAV e località _____

Firma _____

Il materiale per l'Azione speciale «Salva i tuoi denti rossi» potrà essere inviato solo fino a esaurimento delle disponibilità.

G.A.
6903 Lugano

Tit. Biblioteca Nazionale Svizzera 3000 BERNA

La Elna offre particolari vantaggi per l'insegnamento scolastico

Elna consente di imparare con maggiore facilità perché ha meno manutenzione e una più semplice messa a punto per un maggiore numero di applicazioni.

Elna è la sola macchina per cucire svizzera che offre, come novità, un pedale elettronico con due gradazioni indipendenti di velocità: lenta per principianti - veloce per elementi più avanzati.

Elna offre due volte all'anno una revisione gratuita.

Elna offre assistenza per tutti i problemi di cucito, direttamente o tramite oltre 100 locali di vendita.

Elna offre gratuitamente un abbondante materiale per l'insegnamento.

BUONO per una documentazione completa concernente il materiale gratuito per l'insegnamento.

Nome .....

Via .....

Numero postale e località .....

Spedite a: ELNA SA, 1211 Ginevra 13